

PREMIER

MARS





© Editions du 150^{ème} et des auteurs
Tous droits réservés pour tous pays
Dépôt légal mars 1998

Parrainage MIGROS Pour-cent culturel
Société coopérative Migros Neuchâtel-Fribourg

**«La royauté
vous avait appelés
à son secours;**

**c'est la république
qui vous reçoit»**



Récit de Gil Baillod
Illustration de Frascotti

Dire que notre révolution neuchâteloise commence en Sicile, c'est chercher loin notre histoire dans celle des autres. Et pourtant...

En ce début de 1848, la révolution éclate partout en Europe. Notre destin, un peu choisi, beaucoup subi, nous place depuis plusieurs siècles entre fenêtre et cour du carnaval des rois.

Un mot d'eux et c'en est fait de nous.

Un premier mouvement d'humeur, riche de plus d'enthousiasme que de raison, ébranle les particules qui nous gouvernent, en 1831.

Le cœur du peuple est dans le giron de la Confédération.

Si nous sommes canton suisse depuis le 12 septembre 1814, nous n'en restons pas moins principauté prussienne, achetés que nous avons été par le miel des promesses, en 1707, en même temps que vendus par nos nobliaux locaux contre des pensions qu'ils espéraient confortables, et qui furent maigres, dérisoires. Notre attachement à la Prusse nous coûta autant de pain que de chagrin pour notre honneur.

Mais voici 48.

Il n'est pas de répression sans révolte. La révolution de 1831, mal préparée, fut un grand malheur.

Le châtiment fut sévère dans tout le pays où les idées libérales et d'émancipation formaient un courant important. Notre révolte fut à la mesure des peines que nous valut cette respiration révolutionnaire de 31.

Elle couva durant dix-sept ans. Le 26 février 1848 tombe la nouvelle: on tire dans les rues de Paris, le roi Louis-Philippe est en fuite avec la reine. La révolution de Paris est consommée. Nous pouvons commencer la nôtre.

Voici l'histoire des six jours qui, enfin, nous ont permis d'être Neuchâtelois et Suisses sur notre terre.

TRAÎNÉE DE POUDRE

La guerre du Sonderbund déchire la Confédération, à la fin de l'automne 1847. Au chaud sous les plumes de l'aigle de Prusse, le Conseil d'Etat neuchâtelois refuse d'envoyer un contingent aux troupes fédérales qui doivent réduire à raison les cantons dissidents.

Craignant des représailles de la Diète, le gouvernement distribue des armes aux royalistes, il en dépose au Locle et à Couvet. Le Conseil d'Etat veut lever une milice.

En vain, il devra former une garde soldée de quelque 400 hommes dont une bonne partie d'étrangers.

Du château, les de Chambrier, de Perrot, de Perregaux, de Wesdehlen, Delachaux, Calame et autre Favarger, gouvernent plus les intérêts de leur caste que ceux du peuple dont ils n'ont plus l'oreille depuis longtemps.

Le gouvernement, l'administration, l'armée et les pasteurs forment une entité royaliste. Qui n'est pas «prussien» de raison à défaut de l'être toujours de cœur, n'est ni officier, ni pasteur, ni juge, ni percepteur, pas plus que gendarme ou scribe aux comptes.

Une révolution fragile, indécise, avec beaucoup d'armes et peu de poudre, va balayer cette féodalité anachronique qui a survécu au courant libéral de 1830, dont en Suisse le peuple a fait son profit dans nombre de cantons.

Fragiles, ils l'étaient tous dans cette soirée du 26 février 1848 où la rumeur échauffe les esprits. Pas plus que les royalistes, le parti de la révolution n'est certain de ses intentions. Le souvenir de la révolution manquée de 1831 est encore dans les mémoires.

Les proscrits et exilés vivent toujours en marge du pays, dans le Val de Saint-Imier, où ils ont développé l'art horloger, ou dans le canton de Vaud.

Ceux qui gouvernent sont toujours les mêmes hommes qui ont commandé les représailles. Le désir de vengeance se mêle à celui de la liberté à La Chaux-de-Fonds et au Val-de-Travers, mais la crainte d'un nouvel échec est dans les esprits qui s'enflamment.

Palerme entre en révolution le 12 janvier 1848 et embrase l'Italie. Naples, Venise, Milan, et la Sardaigne et la Toscane, lèvent la main sur l'Autrichien. La France, à son tour, s'échauffe et prend feu, puis l'Allemagne, de Prusse en Bavière. A Vienne, Metternich est en fuite, caché dans la charrette d'un blanchisseur! Paris s'émeute. Le drapeau rouge flotte à Saint-Denis, le 23 février. La garde tire. Il y a plus de vingt morts le soir. Et mille barricades le matin du 24. La République est proclamée. Louis-Philippe abdique et se sauve.

Le moment est venu pour les patriotes neu-

châtelois de placer leur révolution au milieu d'un tumulte général, où ils n'attireront pas l'attention des Princes trop occupés à leurs affaires immédiates.

Paris envoie des nouvelles à Besançon par télégraphe aérien. La proclamation de la République est affichée, ce que les messageries de Besançon annoncent à La Chaux-de-Fonds en fin de journée, le 26 février. Le Val-de-Travers est informé simultanément.

La nouvelle parvient «dans la soirée» à Neuchâtel.

A minuit le major Delachaux écrit au chancelier Favarger: *«Cette nouvelle est-elle vraie en tout ou partie? (...)*

Quoiqu'il en soit, s'il y a quelque chose de vrai dans ce que nous venons d'apprendre, il me paraît hors de doute que nous allons en avoir le contre-coup. Les radicaux sentant qu'ils n'ont rien à craindre de la France, ni de la Suisse et, qu'au contraire, ils seront appuyés, vont probablement relever la tête et choisir le moment actuel pour faire leurs démarches.

Que feront-ils? Sera-ce par voie parlementaire ou par la violence qu'ils agiront. Je l'ignore.»

Les craintes du major Delachaux sont-elles partagées par le gouvernement? Il envoie immédiatement un émissaire dans le Haut, Alexandre de Chambrier, maire de Valangin qui monte à La Chaux-de-Fonds le samedi soir déjà, le 26, le jour même où les nouvelles arrivent de Besançon.

Il est à l'Hôtel de Ville et recommande la plus grande prudence au Comité de défense, royaliste.

Puis il prend ses quartiers à la Fleur de Lys.

Ce même samedi soir, vers 22 heures, Charles Calame va trouver Louis Grandpierre, à Môtiers, et lui propose de réunir les patriotes. Que voilà des gens prompts, dans l'un et l'autre camp, qui n'auraient été informés que «dans la soirée»!

Des «Comités de patriotes» sont formés au Locle et à La Chaux-de-Fonds à la fin de 1847.

Un Comité central, rassemblant des représentants du Locle et de La Chaux-de-Fonds, est réuni le 17 janvier à La Chaux-de-Fonds. Sur les conseils de Bille

et Piaget, il est décidé de *«former une organisation cantonale pour gagner, par les voies d'une sage propagande, la majorité du pays à la cause de l'émancipation».*

La réunion suivante est fixée au mercredi 1er mars.

L'abdication de Louis-Philippe va précipiter les événements et couper court aux *«voies d'une sage propagande».*

Le 27 février est un dimanche. Dès avant le culte, La Chaux-de-Fonds est dans la rue.

Il règne une grande animation chez les patriotes qui sentent l'heure venue. L'humeur est

à l'action. Au Locle et à La Chaux-de-Fonds, on parle déjà de prendre les armes. Les chefs calment leurs troupes.

Ils exhortent les fidèles d'attendre la réunion cantonale du 1er mars, convoquée pour 14 heures, à La Fleur de Lys.

Le soir, les Chaux-de-Fonniers se pressent sur la place de l'Hôtel-de-Ville. L'inspecteur de police Vuithier, royaliste, et quelques chefs républicains, contiennent la foule qui veut pénétrer dans l'Hôtel.

Ni le froid ni la neige ne les gênent. Et les manifestants ne rentrent chez eux qu'un peu avant minuit en chantant la Marseillaise.



PREMIÈRE VICTOIRE

Le lundi 28, les ateliers sont désertés. La place de l'Hôtel-de-Ville ne désemplit pas. Les membres du «Comité noir» (royalistes) demandent aux patriotes de rétablir le calme. «*Oui, lui répond le docteur Georges DuBois, nous rétablirons l'ordre mais pour notre compte et non plus pour le vôtre.*»

Au Locle, David Perret contient, lui aussi, les élans des patriotes rassemblés au Cercle du Commerce.

A Valangin, le parti du roi rassemble ses fidèles, comme en 1831, dans l'éventualité d'intervenir contre les républicains et même de monter à La Chaux-de-Fonds prêter main forte à La Sagne, aux Ponts et au Locle, pour mater la «rébellion». Pour l'heure, ils attendent les ordres de Neuchâtel après avoir distribué armes et poudre.

A 14 heures, de Chambrier et le Comité de défense procèdent à un échange de vues avec le Comité de patriotes à l'Hôtel de Ville. Ceux-ci ne cachent pas leur intention de proclamer la république.

Après un très long palabre, il est convenu que, durant la nuit, c'est une garde mixte, composée d'hommes sûrs des deux opinions qui patrouilleront en ville et non plus des corps royalistes seulement.

C'est la première victoire de la révolution en marche.

FRAPPER AU CŒUR

Le soir, de 22 heures à minuit, il y a encore de «l'agitation» devant l'Hôtel de Ville. La nuit est calme. Mais le Comité patriotique reste à délibérer tard. Il craint un coup de force de La Sagne. Et de Chambrier est averti des intentions républicaines.

Il aura prévenu le Château. La décision est prise, un peu après minuit, d'avancer d'un jour la révolution. Ulysse Dubois-Madelon et Célestin Humbert-Droz sont dépêchés au Locle.

Il neige. La route est difficile et la traversée des Eplatures peu sûre. C'était un «nid royaliste».

Les deux hommes arrivent au Locle à deux heures du matin.

Ils se rendent chez Henry Grandjean qui se range à leurs vues: il faut frapper le parti roya-

liste au cœur, au Locle, où le Conseil d'Etat se croit bien appuyé.

Le coup fatal est déjà porté. D'adroits acrobates ont accroché un drapeau fédéral à la chaîne du réverbère tendue en travers la route, devant la Fleur de Lys. Des hommes montent la garde. Ce n'est plus une provocation. C'est déjà une affirmation.

Des jeunes gens (Pécaut, Weber, Holzer et Robert) ont été apostrophés à la Fleur de Lys par des gendarmes parce que Pécaut portait un brassard fédéral qu'il conservait de sa campagne du Sonderbund.

Piqués au vif, ils s'adressent aux demoiselles Robert-Suchet qui restent dans l'immeuble. Elles confectionnent à la hâte un drapeau suisse. La croix a de longs bras démesurés. Les gaillards trouvent une échelle et installent l'étendard au-dessus de la lanterne, au milieu de la rue, pour qu'il soit bien éclairé.

Des royalistes passent qui s'offusquent de cette bravade. Ils font quérir trois gendarmes. Ils arrachent le drapeau. Les jeunes patriotes le leur disputent. L'emblème est déchiré. Les patriotes l'installent à nouveau dans les maillons de la chaîne du réverbère.

«AUX ARMES»

Cette journée du 29 février est de celles qui ont du poids dans notre histoire. La future république, à un jour de naître, empoigne son destin à bras le corps.

Avant l'aube, Henry Grandjean décide d'aller alerter son comité. Sorti de chez lui vers 6 h 30, il change subitement d'idée et presse le pas. Il s'en va frapper à la porte de Favre-Bulle, lieutenant colonel, commandant de la place du Locle. Les deux hommes se connaissent.

Grandjean explique que la partie est perdue. Il faut prendre un accord pour éviter à tout prix une lutte qui pourrait être meurtrière, bien inutilement. Favre se range à cette idée. Il s'attachera à convaincre le Comité de défense. Il se rend aussitôt à l'Hôtel de Ville. Devant la Fleur de Lys, des gendarmes sont aux prises avec les jeunes gens, gardiens du drapeau qui se balance, là-haut, trempé par la neige.

Le commandant Favre ordonne aux trois gendarmes de regagner le poste.

A l'Hôtel de Ville, il constate avec le Comité de

défense que la situation est sans issue, la cause perdue. Il convoque Grandjean qui arrive avec David Perret.

Les patriotes s'engagent à maintenir l'ordre et la tranquillité publics. Ils feront respecter la sûreté des personnes et des propriétés, en échange de quoi le Comité de défense abdique et signe sa décision. Les larmes aux yeux, les royalistes félicitent les républicains!

L'imprimeur a été prévenu. Il court, il fait vite, ses doigts fouillent les casses. Une proclamation est placardée. «Une révolution pacifique vient de s'accomplir dans notre localité»...

Il est 9 h 30. L'encre n'a pas eu le temps de sécher.

A La Chaux-de-Fonds, Fritz Courvoisier a convoqué secrètement une trentaine d'hommes, à 8 heures, à «La Petite Fleur de Lys». Tous sont soldats, trois sont officiers. Il est acclamé commandant en chef. Il donne ses ordres, il établit les fonctions de chacun. Les armes sont en suffisance. La poudre manque. Il faut fondre des balles.

Le Comité de défense (royaliste) siège depuis 9 heures à l'Hôtel de Ville. De Chambrier va à la fenêtre. Sur la place, des groupes se forment. Et le commissaire du Conseil d'Etat de dire: «*Combien croyez-vous qu'il y ait de Neuchâtelois dans cette foule*». Le mépris était sa dernière arme.

Le Comité patriotique (républicain) arrive à dix heures. Il veut remplacer les autorités en charge. De Chambrier refuse.

Pour faire avancer les choses, Zélim Robert-Tissot sort sur le perron pour haranguer les gens qui se rassemblent: «*Le Comité de défense ne veut rien entendre, lance-t-il, pour faire pression, il faut que tous les républicains viennent sur la place mais sans armes*».

Et la foule de reprendre en chœur... «*aux armes!*»

Robert-Tissot avait bien dit «sans armes». La foule avait mal entendu mais trop bien compris. Le sort en est jeté. Ceux qui sont sur la place s'en vont et reviennent en masse peu après, l'arme à l'épaule pour beaucoup.

Fritz Courvoisier présente au Comité de défense l'acte d'abdication du Locle qui vient d'arriver au galop, apporté par Louis Savoye-Matthey.

Les royalistes se crispent. Ils refusent de signer un acte semblable à celui des Loclois. On dé-

crète qu'ils sont prisonniers. Alors ils signent. Chacun regagne son domicile sous escorte et y reste sous surveillance. De Chambrier est conduit à sa chambre à «La Fleur de Lys». Il y est tenu sous bonne garde jusqu'à la fin des événements.

Durant l'après-midi du 29, les nouvelles affluent: la Révolution a été proclamée aux Brenets, dans tout le Val-de-Travers, même aux Verrières et à La Côte-aux-Fées. Le Vignoble attend, il est prêt à appuyer la Montagne. Valangin constate son impuissance, mais du village partent des bandes armées qui sillonnent la vallée. Frédéric de Chambrier, ancien maire de La Chaux-de-Fonds par nécessité, car personne ne voulait assumer la charge, député à la Diète, est envoyé à Berne auprès du Vorort pour demander l'intervention des troupes fédérales... comme en 1831, afin de rétablir l'autorité du roi. Mais les temps ont changé. Berne, canton directeur, va montrer peu d'empressement à envoyer des commissaires. Ils viendront reconnaître le gouvernement en place. Ils vont laisser les républicains s'organiser. A cette fin, ils attendront même un peu à Anet qu'on les prévienne que l'ordre des choses est changé dans le sens souhaité par une majorité de Suisses.

A 10 HEURES

Au matin du 29, Alfred Robert, chef républicain de La Chaux-de-Fonds, écrit à Ami Girard, à Renan: «*Nous commençons la révolution et nous manquons de poudre; envoyez-nous sur-le-champ tout ce que vous pourrez vous procurer*».

Le Val de Saint-Imier offre refuge à de nombreux exilés neuchâtelois de 1793 et de 1831. Le père de Girard est de ceux-là. Il tient à Renan l'auberge du Cheval Blanc, rendez-vous des proscrits en Erguël.

Ami Girard est un chef naturel. Forte personnalité, puissante stature, lieutenant d'artillerie. C'est un homme d'action. Il y a longtemps qu'il attendait ce jour. Il envoie des estafettes dans les villages voisins. Il forme quatre compagnies auxquelles il donne rendez-vous entre 21 heures et 22 heures à La Cibourg. Les troupes s'y rendront séparément. Les hommes brassent la neige. Girard les rejoint à cheval, à 22 h 30.



Ami Girard

Il a envoyé deux hommes en avant-garde à La Chaux-de-Fonds, préparer des locaux au Casino, au Guillaume Tell et à la Balance. Trois cents hommes peinent dans la neige et le vent qui souffle très fort. Ils vont mettre quatre heures et demie pour franchir les quelques km qui séparent La Cibourg de La Chaux-de-Fonds. A 3 heures du matin, ils sont sur la Grande Place. Girard convoque ses officiers à 4 heures au rapport, à La Fleur de Lys. Là, ils décident de descendre à Neuchâtel. L'appel est fixé à 5 heures. A 5 h 30, les troupes de l'Erguël sont inspectées, armes nettoyées. Ami Girard se rend chez Courvoisier.

Alors? La Chaux-de-Fonds avait organisé sa défense. L'intention de descendre à Neuchâtel renverser le gouvernement n'était pas dans tous les esprits.

Girard s'impatiente. Lui et ses hommes sont venus pour prendre le Château, pas pour patrouiller autour de La Chaux-de-Fonds. Il est très catégorique face à un Courvoisier imperturbable. Girard vient de fêter son 29e anniversaire, le 6 février. Courvoisier est de 20 ans son aîné. Si on ne passe pas à l'action, Girard repart aussitôt à Renan!

Courvoisier est moins fougueux et de plus grande expérience.

Une révolution de militaires ne conduit à rien si un gouvernement provisoire n'est pas prêt à assurer la relève politique de la révolution. Les malheurs de 1831 l'ont prouvé. Courvoisier les a vécus.

Il a signé la reddition du Château. Il veut attendre la réunion du Comité patriotique cantonal. Il est le bras de la révolution, la tête c'est Piaget. Et Piaget est attendu ce matin pour une séance fixée à 10 heures.

Girard s'impatiente vraiment. *«On n'a pas attendu, s'emporte-t-il, les décisions des délégués pour se mettre en révolution; il faut battre le fer pendant qu'il est chaud»*. Et il renouvelle ses conditions: *«Les hommes de l'Erguël ne sont pas venus pour faire un service de sécurité à La Chaux-de-Fonds, mais pour s'emparer du Château; si ce but n'est pas atteint, ils s'en retourneront chez eux»*.

Courvoisier demande la réunion des comités locaux. Ils sont en séance à 7 heures. Après une brève délibération à l'Hôtel de Ville, ils chargent les officiers d'étudier la question. Cette situation satisfait Courvoisier. Le «pouvoir» populaire, représenté par les comités patriotiques, a confié une mission aux militaires qui, devoir accompli, passeront le flambeau au gouvernement provisoire. A huit heures moins le quart, ce premier jour du mois de mars 1848, la conférence militaire a pris sa décision, arrêté sa stratégie: on marchera sur Neuchâtel.

Le départ est fixé à 10 heures.

L'ordre est donné aux Loclois d'aller occuper le passage de La Tourne avec 200 hommes. David Perret répond par retour du courrier qu'il ne dispose que de 230 hommes et qu'il ne peut pas dégarnir la surveillance de la ville.





Alexis-Marie Piaget

UN CHEF POLITIQUE

Fritz Courvoisier était d'accord de descendre à Neuchâtel, mais il voulait absolument obtenir la garantie d'un gouvernement provisoire avant de prendre la tête de la colonne républicaine. Piaget est attendu. C'est lui qui présidera le comité cantonal. Pourquoi est-il en retard?

Brandt-Stauffer et Robert-Theurer se portent garants de la formation d'un gouvernement, le matin-même, qui rejoindra Courvoisier avant son arrivée au Château. Le major Fritz Courvoisier, en officier prudent, emporte avec lui une lettre signée portant témoignage de la garantie des «civils». Alors il sort de l'Hôtel de Ville pour donner le signal du départ.

L'avocat Piaget a été convoqué le 29. Il hésite beaucoup à quitter Neuchâtel pour gagner La Chaux-de-Fonds.

Louis Humbert-Droz, le pharmacien, le pousse dans une voiture en fin d'après-midi et fouette cocher.

Piaget est domicilié au deuxième étage du no 1 de la Place des Halles, à quelques maisons près de chez de Chambrier, président du gouvernement.

Piaget est surveillé depuis quatre mois, dans ses moindres déplacements. Le Conseil d'Etat est aussitôt averti de son départ. Le gouvernement est sans illusion depuis l'abdication du Locle et, s'il en conservait une seule, elle s'envole avec Piaget: désormais la révolution a un chef politique d'envergure.

Le gouvernement provisoire n'est pas encore nommé, le Conseil d'Etat a quitté le château: pour quelques heures le pouvoir est virtuellement entre les mains des militaires auxquels Fritz Courvoisier a fait prêter serment.

Piaget quitte Neuchâtel, il passe Valangin de nuit, puis Boudevilliers. A Malvilliers, sa voiture est arrêtée. On lui ordonne d'en descendre. Il est enfermé dans la salle de l'auberge où il retrouve d'autres voyageurs. Un parti de royalistes venus de Valangin et des Hauts-Geneveys a capturé Piaget sans bien se rendre compte de l'importance de sa prise. Des patriotes de Cernier, apprenant que l'on fait des prisonniers à Malvilliers, y accourent, tirent quelques coups de feu en l'air et libèrent les infortunés. Piaget peut poursuivre sa route... et la révolution, la sienne, qui est la même.

A Neuchâtel, le Conseil d'Etat constate l'impuissance dans laquelle il est de maîtriser une situation qui le déborde de partout. Le gouvernement tient une ultime séance au Château jusque tard dans la nuit du 29 février. A minuit, il signe une lettre à l'adresse du Directoire fédéral demandant sa garantie et l'envoi de commissaires à Neuchâtel, comme en 1831.

Le Conseil d'Etat sort du Château à deux heures du matin. Il n'a plus à sa disposition que la garde soldée. Ce bataillon est sans chef, le major Junod a renoncé à son commandement la veille. Le colonel de Meuron refuse d'assurer la conduite des mercenaires finalement dévolue au comte Alexandre de Pourtalès. La garde soldée est licenciée dans la nuit. Les hommes quittent le Château vers 4 heures du matin.



ON PART

Sur la Place de l'Hôtel-de-Ville, à La Chaux-de-Fonds, règne une grande animation. Deux corps de troupe sont rassemblés ce 1er mars.

A l'ouest et au sud de la place, 500 à 600 Neuchâtelois sont aux ordres de Fritz Courvoisier et de son adjoint Numa Girard, les deux officiers, sont à cheval. Tous les hommes portent un brassard blanc au bras gauche. Ils forment trois compagnies. Au sud de la place, Ami Girard, flanqué d'Ulysse Cugnier, tous deux montés, est à la tête de quelque 300 Erguéliens.

Deux grands triangles vont se relayer pour ouvrir le chemin car il a neigé toute la nuit. Deux chars suivront la troupe chargés de fromage et de pain pour le ravitaillement.

Un quart d'heure avant le départ, le ciel se déchire et baigne la place de lumière. Le temps était en train de se remettre.

Il est dix heures. Il y a foule autour de la colonne, de nombreuses mères et femmes des républicains. On part.

Les hommes marchent à plusieurs de front, serrés contre le vent. Il neige encore. La colonne s'étire sur plus de 300 mètres, rue de la Combe.

Au haut du Reymond, le lieutenant Touchon part en avant, il va occuper le carrefour de La Sagne avec 20 hommes. On ne sait jamais!

Sur le plat de Boinod, le triangle de tête peine: il y a un mètre de neige, le vent souffle fort.

La colonne arrive à La Vue-des-Alpes peu avant midi. Malgré le temps, les hommes ont bien

marché. Au col, ils découvrent un ciel bleuisant, le vent nettoie les nuages. Courvoisier ordonne une halte. Il n'est pas décidé à aller vite, soucieux d'avoir des nouvelles de la formation du gouvernement provisoire.

Il se souvient de son entrée au Château, 17 ans plus tôt, avec Alphonse Bourquin et de la reddition qu'il dut signer car la révolution avait été mal préparée, sans soutien politique immédiat. Il y a des erreurs que l'on ne fait pas deux fois dans une vie.

La colonne reprend sa marche à 13 h 30, il y a encore plus d'un mètre de neige aux Loges. Les hommes passent Les Hauts-Geneveys sans encombre.

Sur le bord de la route, les patriotes sont acclamés par les gens du lieu et d'alentour.

Ami Girard prend la tête de l'avant-garde formée d'une compagnie de carabiniers, commandée par le lieutenant Henri-François Ducommun avant Malvilliers.

A l'entrée du bois, Girard laisse passer trois voitures occupées par six personnages qui veulent «parler au chef».

Fritz Courvoisier a été prévenu. Il lève le bras et fait arrêter sa troupe. Il descend de cheval et se rend à l'auberge de la mère Renaud en compagnie des six visiteurs.

Lorsque le Conseil d'Etat a quitté le Château, le 1er mars vers deux heures du matin, quelques hommes attendaient dans la cour. Ils ont constaté l'abattement du gouvernement. Ils encouragent de Chambrier à ne point désespérer. Ils vont tenter de gagner du temps en annonçant que le Conseil d'Etat abdique, car le facteur temps est important: il faut contenir tout mouvement populaire jusqu'à l'arrivée des commissaires fédéraux.

Si le Conseil d'Etat parvient à se maintenir jusque-là, c'en est fait de ces «bandes armées du Haut» qui veulent changer l'ordre des choses. Or pour cette poignée d'hommes qui entourent le gouvernement au milieu de la nuit, l'ordre des choses c'est d'abord un ordre économique à leur convenance. Les commerçants et industriels, banquiers et autres entrepreneurs ne payaient pas d'impôts dans la principauté, par quoi le Prince voulait leur être agréable.

Diab! Si la République s'installait, il n'en irait plus de même et bien d'autres choses menaçaient les positions confortables de la bourgeoisie d'affaires et terrienne.



FRANCS-MAÇONS

Informés du départ de la colonne républicaine, ces hommes décident d'aller au-devant de Courvoisier. Les voici, face au chef des patriotes, chez la mère Renaud.

Il y a Paul Jeanrenaud, qui est directeur aux Postes de Neuchâtel, il y a deux banquiers, Louis de Pury et Fritz Perret, le docteur Favre; il y a Jeanjaquet L'Hardy, un négociant et A.-H. Clerc, monsieur le notaire.

Plus que des intérêts de l'Etat, c'est la situation de la Ville de Neuchâtel que cette délégation tente de préserver. Paul Jeanrenaud est le porte-parole du groupe. Il expose à Courvoisier qu'il a vu le Conseil d'Etat quitter le Château au milieu de la nuit, que les clés ont été confiées au concierge et que celui-ci a ordre de les remettre aux républicains.

«*Dans ces conditions, dit Jeanrenaud suave, à quoi bon marcher sur Neuchâtel ce qui ne peut que nuire à tous.*»

Cette démarche n'était pas directement le fait du Conseil d'Etat. De Chambrier se défendra toujours d'en avoir eu l'initiative, pourtant il était au fait de la décision, prise de grand matin, de tenter de déjouer la tentative républicaine. Est-ce chez lui, où le gouvernement avait battu en retraite avec les sceaux, que fut arrêtée, avec «les milieux économiques», l'intention d'aviser le Haut que le Bas était à sa merci sans besoin de s'imposer par la force? Si le gouvernement n'a pas inspiré cette ruse, il ne l'a pas désapprouvée non plus.

Ami Girard fait irruption pendant que Jeanrenaud conseillait à Courvoisier de rebrousser chemin. On dit qu'à ce moment-là la Révolution courait un grand péril.

Aurait-on mal évalué la détermination de ses chefs. Aucunement, mais Fritz Courvoisier se trouvait en face d'un personnage qui aurait pu infléchir sa décision, d'un homme qu'il connaissait bien: le docteur Favre.

Le docteur Favre ne vient pas en qualité de mé-

decin. Il est le Vénérable de la Loge maçonnique «Frédéric-Guillaume La Bonne Harmonie» de Neuchâtel.

Fritz Courvoisier a été reçu maçon en Italie. Avec une vingtaine de Frères, il est membre fondateur de la Loge de La Chaux-de-Fonds en 1819.

La Loge a «couvert» (suspendu) ses travaux durant les événements de 1848, car ses membres étaient divisés entre le parti du Prince et celui de la République.

Les héros de 1831 étaient maçons, eux aussi: le Dr Roessinger qui, lié par un serment, suivra Bourquin jusqu'au bout de son aventure, l'avocat Bille qui avait prédit l'issue désastreuse de l'insurrection.

De Pfuel, représentant de Frédéric-Guillaume, était maçon; quant au roi, éminent maçon lui-même, il est grand protecteur des Loges...

Le chroniqueur qui, d'une phrase: «Nulle part (la Révolution) ne courut un plus grand péril» nous rappelle que l'on était «en présence de quelque chose de menaçant pour l'expédition», ce

chroniqueur est Aimé Humbert, frère maçon, familier de Bille à Berne. Il est chez Bille, le 1er mars à 22 heures, comme tous, il attend des nouvelles.

Bille décide d'envoyer un message à Piaget et Courvoisier. C'est Humbert qui le porte, il part à minuit grâce à un relais spécial, il change de cheval à Aarberg, Bienne et Sonceboz. Il est à La Chaux-de-Fonds à six heures matin. Il est

reçu à 9 heures par le Comité provisoire puis il part à Neuchâtel en traîneau découvert.

Humbert sera conseiller et secrétaire d'Etat.

Pour transmettre des messages importants, les maçons utilisent un courrier oral. De quel message le «Frère» Favre était-il porteur à l'adresse du «Frère» Courvoisier?

Cela n'est pas consigné, mais Aimé Humbert était bien placé pour écrire, plus tard, qu'à ce moment-là, la révolution courut un grand péril!

Aux Hauts-Geneveys, la discussion est brève.



Fritz Courvoisier

COUPS DE FEU

Les messieurs de Neuchâtel sont priés de remonter dans leurs voitures, de tourner leurs attelages et de marcher devant le gros de la troupe, à distance de l'avant-garde.

Ami Girard rejoint la compagnie de tête après avoir signalé à Courvoisier que des hommes en armes couraient les bois au-dessus de la route. La garde du flanc nord est avisée d'avoir à ouvrir l'œil.

La colonne se remet en marche vers 15 heures.

Aux Hauts-Geneveys, des patriotes du Val-de-Ruz

avaient averti l'avant-garde que des incidents s'étaient produits durant la nuit à Malvilliers.

C'est donc avec une prudence particulière que les éclaireurs de Girard approchent de la sortie de la forêt.

«A deux cents pas» de l'auberge de Malvilliers, ils perçoivent un remue-ménage d'hommes armés.

Girard fait tirer une salve en l'air et aussitôt les



républicains cernent la maison. Plus haut, la colonne s'arrêta au bruit de la fusillade.

Dans l'auberge, une trentaine de royalistes se tiennent prêts à intervenir, le doigt sur la gâchette. Le lieutenant Ducommun et quelques hommes entrent pour parlementer. A leur suite, Girard fait pénétrer le plus d'hommes possible dans l'auberge, avec ordre d'envahir sans violence l'étage et de se serrer au plus près contre les royalistes, de manière à former un corps compact où l'on ne pourrait plus manier une arme.

Sitôt dit, sitôt fait et bien réussi. Les Sagnards du camp de Valangin, qui regagnaient leur vallée, s'étaient arrêtés là pour, peut-être, tenter un coup de main, un peu puéril, compte tenu des forces en présence

Mais, là encore, on pouvait retarder un peu

l'avance de la colonne. Et il fallait gagner du temps!

A l'étage, on échange quelques coups, on vocifère. Chacun dispose à sa manière du courage qui l'anime... Nous retiendrons que l'on n'en manquait pas de part et d'autre. Le guet-apens est désarmé. Le gros de la colonne arrive. On charge fusils, cartouches et gibernes sur les chars à provisions.

La trentaine de royalistes est confiée aux hommes de l'arrière-garde. On emmène les prisonniers. On les dénombre. Plusieurs hommes venaient de Neuchâtel, c'étaient des éléments de la garde soldée, licenciée le matin-même avant l'aube.

Un officier de ce groupe conseilla aux six émissaires de Neuchâtel de s'en aller au plus vite par la route de La Jonchère, pour regagner Neuchâtel par Fontaines. Personne ne s'opposa à leur départ, mais il semble qu'ils n'aient pris l'avis de personne, non plus pour filer au plus tôt, n'étant pas prisonniers.

D'UN SEUL CHŒUR!

La colonne est en marche en direction de Boudevilliers où les chefs ont prévu de s'arrêter. On n'allait pas emmener les prisonniers de Malvilliers jusqu'à Valangin d'où ils venaient. La vue de ces hommes à la merci des patriotes aurait eu de quoi exciter ceux des royalistes qui, nombreux au village, étaient



pourvus d'armes, même si le «camp» avait été dispersé. Courvoisier et Girard ne savent pas trop au-devant de quoi ils vont, à Valangin. Ils décident de ne pas stationner à Boudevilliers et de se porter au chef-lieu de l'ancien comté.

Avant de repartir, Girard fait mettre des républicains en ligne, front Chasseral. Il aligne les prisonniers face à sa troupe et, du haut de son cheval, les exhorte: «à ne plus porter les armes contre la République que nous allons fonder, la liberté vous est rendue». Mais toute liberté a son prix. Girard leur fait crier «Vive la République» ce qu'ils clament d'un seul cœur et ainsi soulagés ils s'égaillèrent aussitôt dans toutes les directions, sous les rires amusés de la troupe, à n'en point douter, tant il est vrai qu'une troupe s'amuse toujours des déboires d'une autre aussi longtemps que le sang reste en veines! Valangin se tenait coi derrière ses fenêtres.

BOULETS ET HALLEBARDES

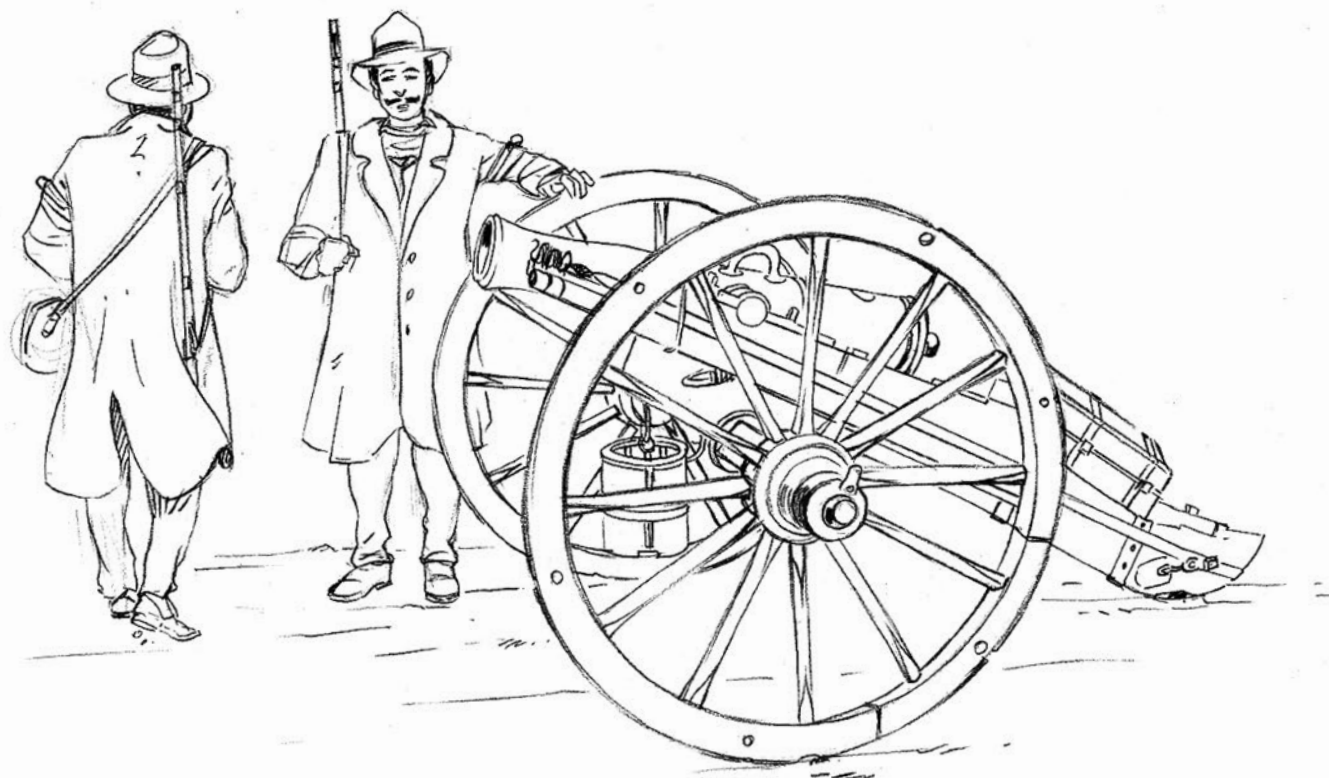
La colonne s'arrête pour toucher sa ration de pain et de fromage. Le magistrat du lieu refuse de donner les clefs de l'arsenal. Girard emmène quelques hommes. A l'aide d'une poutre, ils tentent d'enfoncer la porte du

réduit des armes. Il faut forcer les gonds avec des leviers pris dans une forge voisine. Girard trouve là les deux canons de quatre livres qu'il cherchait et dont il mentionnait l'existence dans la lettre rédigée à l'adresse d'Alfred Robert, le 29 février, en fin de matinée: «Préparez des munitions pour les canons de Valangin, vous devez en connaître le calibre». Les deux pièces étaient «munies chacune de dix coups de boulets».

On emmène aussi une trentaine de hallebardes qui servaient à la parade des assises triennales de la Générale Bourgeoisie, armes décoratives de fabrication récente.

La colonne se remet en marche à 17 heures. Une demi-heure plus tard, elle s'arrête à Pierre-à-Bot, à la croisée de la route de Fenin. Courvoisier veut attendre là le gouvernement provisoire pour lui faire une garde d'honneur à son entrée au Château et pour ne pas s'y retrouver seul, surtout, comme en 1831. L'adjudant Numa Girard est parti au galop de son cheval à Boudevilliers à la rencontre de Piaget. Il n'a trouvé personne et revient faire rapport aussitôt.

Le jour baisse. Il fait froid. Les hommes sont mouillés, leurs chaussures ont pris l'eau. Déjà, il avait fallu en tirer quelques-uns hors des auberges de Valangin.





Girard presse Courvoisier de se remettre en marche. Il ne sert à rien d'attendre et Neuchâtel est calme.

La colonne repart vers 18 heures. La descente sur la ville se fait sans incident. Neuchâtel ne manifeste pas. Les rues sont peu éclairées. Les républicains font leur entrée à 19 heures, quelques badauds épars les acclament aux Terreaux.

Les Quatre Ministraux (l'exécutif de la ville) ont déjà préparé 1200 billets de logement qu'ils remettent aux officiers des compagnies. Il semble qu'à leur retour de Malvilliers, les six émissaires aient prévenu les autorités d'avoir à penser au cantonnement des troupes.

Fritz Courvoisier organise la montée au Château à 20 heures. En tête, deux douzaines de tambours battent la charge depuis la rue de l'Hôpital. Suivent les deux canons de Valangin et deux compagnies de carabiniers.

Le garde de l'arsenal, le capitaine Daudiès est sous le porche, seul avec le vieux concierge Landry.

Les tambours ont mis en fuite les 117 hommes de la garde soldée qui traînaient encore dans la cour et les salles.

Dernier à quitter les lieux, l'officier de la garde Philippin casse son sabre et s'enfuit par le sentier qui dévale vers l'Ecluse, écoeuré par la manière dont le Conseil d'Etat a cédé la place!

Une estafette apporte un message à Courvoisier: le gouvernement provisoire est à Valangin, il arrive.

UN GOUVERNEMENT

A La Chaux-de-Fonds, sitôt la colonne partie, à 10 heures, les membres présents des comités provisoires se réunissent à l'Hôtel de Ville.

Edouard Robert-Theurer «somme» les comités du canton d'envoyer leurs délégués sur-le-champ «Au nom de Dieu, point de retard», écrit-il. Des courriers exprès sont acheminés partout.

Piaget arrive en début d'après-midi. L'assemblée générale des délégués, chargée de former le gouvernement provisoire, s'ouvre à 14 heures. Piaget est derechef acclamé président. *«Vous ne voulez pas me charger d'un vain titre, dit-il, il s'agit de constituer un gouvernement; il faut le composer de neuf hommes inspirant de la confiance au pays; je ne veux avec moi que des gens qui aient tout à perdre et rien à gagner au changement avec l'installation de la République.»*

Le Dr Georges DuBois accepte tout de suite une charge, aussitôt suivi de Louis-Edouard Montandon à qui l'on n'en demandait pas tant

et qui se présente au nom du Val-de-Travers, dont les délégués n'arriveront qu'à 16 heures. Puis, un silence lourd envahit la salle. Il faut un palabre et des mots fermes de Piaget pour obtenir l'adhésion des hommes qui doivent former le gouvernement provisoire.

On détermine Henry Grandjean, puis Frédéric-Louis Sandoz-Morthier, du Val-de-Ruz, Piaget se tourne vers Louis Brandt-Staufffer. Il veut, avec lui, l'appui d'un homme disposant d'importants moyens financiers. Et Brandt-Staufffer a donné sa garantie à Courvoisier qu'un gouvernement serait composé. Alors, contre son gré, il accepte pour un an d'être au Château. Erhard Borel est nommé en son absence, mais il avait donné son accord préalablement. On nomme encore Auguste Leuba que l'on attend du Val-de-Travers, et qui en sera tout fâché, et Charles-Louis Besson qui était à Naples pour son commerce de dentelles.

En apprenant sa nomination, le soir même, Leuba, après un mouvement d'humeur dira: *«Passons à des communications plus agréables!»*. Ces nominations faites, le gouvernement provisoire se met en route pour Neuchâtel. Il part à 17 heures, il arrive au Château à 21 heures. Piaget attaque immédiatement son travail dans la salle du Conseil d'Etat. Avec ses compagnons autour de la table tendue d'un drap «bleu sombre», qu'en d'autre temps on aurait décrit «bleu de Prusse», il rédige. Piaget écrit une proclamation annonçant au peuple l'avènement de la République, puis une notification accompagnée d'une sommation d'abdication à l'adresse du «Conseil d'Etat de Sa Majesté le roi de Prusse».

Courvoisier fait le brouillon d'une proclamation militaire pour remercier les «soldats-citoyens du canton de Neuchâtel». Erhard Borel écrit à Challandes pour réclamer les comptes de l'Etat et le solde de la Caisse. (Challandes, trésorier général de la Principauté est maçon). Sandoz-Morthier et Leuba recopient au propre les écrits de leurs collègues.

Au Val-de-Travers, les patriotes étaient informés des événements à partir du Locle. Ils ont formé une colonne de quelque 600 hommes commandés par l'officier Peseux et ils descendent en direction de Neuchâtel. Ils peinent beaucoup dans la neige. Le soir du 1er mars, ils bivouaquent à Rochefort. Ils se remettent en route à l'aube. A l'entrée de la ville, ils se re-

groupent avec la colonne du Vignoble et les troupes font leur entrée à Neuchâtel, à 7 heures du matin, drapeaux en tête, alors que du Château on tire des salves de canon pour annoncer la naissance de la République.

«VOUS ÊTES ARRÊTÉS»

Le 2 mars, la seule autorité en place est le gouvernement provisoire. Le Conseil d'Etat est encore légalement au pouvoir, mais il ne règne que sur son désespoir.

Toute l'administration cantonale s'est éclipsee, elle est royaliste et ne veut pas manquer à son serment de fidélité au Prince, probablement par conviction, et puis, on ne sait jamais!

Le Conseil d'Etat n'a pas abdiqué. Il est réuni, place des Halles, au domicile du président de Chambrier avec le quorum nécessaire. Si les commissaires fédéraux arrivent, enfin, ce 2 mars, ils se trouveront en présence de deux autorités, et devront reconnaître l'ancien régime, encore gouvernement légal. C'est pourquoi, prudents, ils attendent à Anet que la situation soit éclaircie, que le gouvernement provisoire ait pris des dispositions.

Le 2 mars à 8 h 30, le Conseil d'Etat siège chez Chambrier, il y a là, chez le baron, de Perrot, de Perregaux, Delachaux, Petitpierre de Wesdehlen et Calame, conseillers ordinaires. Chambrier lit la lettre de Piaget, sommant le gouvernement d'abdiquer.

Dans la matinée, on constate dans le quartier des Chavannes-Neubourg une agitation croissante. Des officiers royalistes portent leur casquette d'ordonnance. On crie «Vive le Roi».

Au repas de midi, DuBois, directeur militaire provisoire questionne Ami Girard à propos de cette agitation. Girard craint un danger. Le gouvernement provisoire se retire dans une autre salle, il prie Courvoisier et Girard d'attendre. La délibération fut brève: 20 minutes. Ordre est donné aux officiers d'aller chercher le Conseil d'Etat, de l'emmener au château en vue de lui faire signer son abdication.

A l'appel de 14 heures, toutes les troupes sont de piquet. Sur ces entrefaits, Chambrier se présente au Château. Il est reçu. Il propose que le Conseil d'Etat signe une abdication qui préciserait qu'elle est arrachée de force.

Piaget coupe court: vous signez votre abdica-

tion sans conditions ou vous serez arrêtés. Chambrier se retire et regagne la Place des Halles.

Un peu avant quatre heures, deux compagnies sont alignées dans la cour du Château aux ordres de Girard. DuBois marche devant. Rue du Château, rue du Pommier, rue du Coq-d'Inde: on n'entend que le bruit des pas sur le pavé.

La compagnie prend position autour de la maison de Chambrier. On frappe à la porte. Le fils de Chambrier ouvre, DuBois annonce sa mission. Chambrier fils hésite, prie d'attendre. Girard n'attend pas qu'on l'invite à entrer, il pousse la porte, fait signe à DuBois de suivre. La troupe reste sur place.

Les cinq conseillers d'Etat se tiennent dans un petit salon qui ouvre sur la rue des Flandres.

«*Au nom du gouvernement provisoire de la République, vous êtes arrêtés*», annonce calmement DuBois «*Suivez-nous.*» Dès cet instant précis, la situation bascule en faveur des républicains. Non seulement le Conseil d'Etat n'est plus en mesure d'exercer aucun pouvoir: il est prisonnier. Cette situation est décisive sur le plan légal. Si les commissaires fédéraux arrivaient maintenant, ils ne pourraient que reconnaître «le gouvernement existant de fait», soit celui de Piaget.

Des trois autres membres du Conseil d'Etat, Alexandre de Chambrier est toujours détenu à la Fleur de Lys, à La Chaux-de-Fonds, le chancelier Favarger est parti pour Berlin afin de rendre compte des événements, et Delachaux est chez lui, à Valangin. Quand il viendra, le 3 mars, se présenter au Château pour partager le sort de ses collègues, il sera reconduit et prié d'aller garder la chambre dans ses appartements de Valangin. L'ancien Conseil d'Etat est conduit au Château entre deux rangées de militaires ouvertes et fermées par deux pelotons. La foule des badauds est médusée, indignée. La ville ne comptait guère plus d'une centaine de républicains. De Chambrier frissonne. DuBois le couvre de son propre manteau.

Présenté à Piaget, le Conseil d'Etat refuse une dernière fois de signer son abdication. Il est alors enfermé dans «le salon rouge des appartements du gouverneur». Les cinq hommes sont placés sous la surveillance du sergent-major Edouard Roessinger. On ne pouvait mieux choisir. C'était le frère du docteur Frédéric

Roessinger de Môtiers qui fut considéré comme le véritable chef de la révolution de septembre de 1831, commandée par Bourquin. Il participa encore à la désastreuse expédition de décembre et fut capturé à Bevaix. Condamné à mort, sa peine fut commuée en une détention à perpétuité.

Il fut secrètement emmené en Prusse, enfermé en forteresse. Libéré le 9 août 1838, il s'installa à Genève.

UN FAIT ACCOMPLI

Cette journée du 2 mars va beaucoup absorber le gouvernement provisoire: tout est à faire. A commencer par l'organisation administrative de l'Etat et la consolidation du pouvoir car Neuchâtel-Ville accepte fort mal l'état de fait dans lequel les «bandes armées de la Montagne et de l'étranger» (Erguéliens) la plaçant.

En date du 2, au matin, Piaget adresse une lettre du gouvernement provisoire à M. Ochsenbein, président du Directoire fédéral avec la célèbre proclamation: «*Le peuple neuchâtelois a enfin reconquis ses droits: la République a été proclamée et désormais nous n'aurons plus deux patries.*»

Le gouvernement demande l'envoi de commissaires fédéraux. Ils sont déjà en route... à la requête du pouvoir déchu. L'émissaire des républicains envoyé au Directoire «croise» les commissaires Schneider et Migy à Anet. Avertis de la situation, ils se mettent alors en route. Ils sont à Neuchâtel à 20 heures et s'installent à l'Hôtel des Alpes. Piaget leur fait demander le soir-même quand le gouvernement peut être reçu le lendemain. Rendez-vous est pris pour 10 heures. Le 3 mars, le gouvernement provisoire tient séance dès 8 heures. On envoie «dans certains centres démocratiques du canton des pièces d'artillerie», le château de Valangin est occupé, tout ceci de manière à convaincre les commissaires de la complète maîtrise de la situation. Les volontaires du Vallon de Saint-Imier sont chaleureusement remerciés. Mieux vaut qu'ils rentrent chez eux, leur présence pourrait embarrasser les commissaires fédéraux!

A dix heures, une délégation du gouvernement se rend à l'Hôtel des Alpes, conduite par Piaget. Il invite les envoyés de la Diète. Huissier en tête



«La royauté vous avait appelés à son secours, c'est la république qui vous reçoit»

en manteau rouge et blanc, les commissaires montent au Château. Il sont reçus par le gouvernement au complet de ses membres présents. Une salve d'artillerie est tirée.

Piaget s'avance: «*La royauté vous avait appelés à son secours; c'est la République qui vous reçoit*». On entre en séance et d'entrée de cause les commissaires fédéraux peuvent annoncer officiellement au gouvernement qu'il est reconnu par le Vorort.

«*L'existence de la République neuchâteloise est désormais un fait accompli.*»

La première émotion passée, les commissaires entreprennent aussitôt une visite du canton. Ils circulent seuls.

Ils sont à La Chaux-de-Fonds le 4 mars, ils poursuivent le lendemain par la visite du Locle, puis des Brenets et gagnent le Val-de-Travers par La Sagne et Les Ponts.

Partout ils ne rencontrent qu'adhésion pleine et entière à la République. De La Sagne, que l'on disait irréductible, Julien JeanRichard, fonctionnaire communal, s'est rendu, avec un collègue et le pasteur Redard, auprès du comité de La Chaux-de-Fonds, dans la nuit du 2 mars: «*Jusqu'à présent nous avons été de bons royalistes, dorénavant nous serons de tout aussi bons républicains*», dit-il. Toutefois, il faudra du temps, beaucoup de temps, pour que le changement entre dans les mœurs: la contre-révolution de 1856 en témoigne!

La prise du pouvoir s'est faite sans violence. On déplora tout de même un mort, le 1er mars. L'après-midi, vers 17 heures, Place Neuve à La Chaux-de-Fonds, un parti de royalistes s'est querellé avec quelques sentinelles républicaines. Des mots on en vint aux mains. Ulysse Droz veut se saisir d'un fusil républicain. Un coup de feu éclate. Il tombe foudroyé, mort de trois éclats de balle en pleine poitrine.

Le 10 mars, des royalistes manifestent rue des Chavannes, à Neuchâtel. Leurs chants et leurs cris «Vive le Roi» attirent les soldats dans le quartier. Il s'en suit une batterie.

8 BATZ ET 3 KREUZER

Curieux de ce bruit, un père de famille, Monard-Leuba sort sur le palier de sa porte et à l'étage, un Fribourgeois nommé Thonard met le nez à sa fenêtre. Des

coups de feu partent, les deux hommes sont tués.

De plus, une femme âgée, Mme Flotteron a la hanche percée d'un coup de feu. Il fallut aussi désarmer La Sagne, Les Ponts, Le Locle. Ce dont se chargea Ami Girard à la tête de 1500 volontaires.

D'autres conflits, verbaux ceux-là, ne facilitèrent pas l'installation de la République. La Compagnie des pasteurs manifesta une vive opposition aux républicains. Le 5 avril, lorsque la Constituyente se rassemble dans la Salle des Trois-Etats pour élaborer une nouvelle Constitution, la séance est précédée d'un culte à la Collégiale. Il fallut faire appel au pasteur Krieg de La Neuveville, car aucun ecclésiastique neuchâtelois n'accepta de présider le culte.

Le 30 avril, la Constitution est adoptée en votation populaire par 5813 oui contre 4395 non. Un bon nombre de Neuchâtelois de l'extérieur (tous républicains!) furent admis à voter. Les royalistes les évaluèrent à quelque 800.

On constate que la majorité républicaine était assez fragile, mais les Confédérés établis dans le canton ne furent pas admis à voter. Ils étaient nombreux et en forte majorité républicains.

L'élection de la Constituante comme premier Grand Conseil donna un résultat plus serré encore: 5487 oui contre 4679 non.

La Diète apporta sa garantie à la Constitution le 10 juillet.

Le 10 avril, les Neuchâtelois reçurent un message du Roi de Prusse libérant ses «fidèles sujets» du serment qui les liait à lui. Le 13 avril, l'ancien Conseil d'Etat peut être relâché.

Pour le nouveau gouvernement, les vrais problèmes commencent. Les serviteurs de la Principauté prussienne, en quittant le Château le 1er mars 1848 à deux heures du matin, ne laissaient dans les caisses que 8 batz et 3 kreuzer: 1 fr 20.

Mais la République sans fortune était riche d'espoirs!

G. Bd

SOURCES

Aimé Humbert: «*Alexis-Marie Piaget d'après sa correspondance*»; Louis Grandpierre: «*Mémoires politiques*»; Frédéric de Chambrier: «*Les mensonges historiques sur Neuchâtel*»; F.A.M. Jeanneret: «*Biographie Neuchâteloise*»; Numa Droz: «*La République Neuchâteloise*»; «*Le Messager boiteux*» tiré à part d'un texte amputé dans l'édition de 1848; Conseil d'Etat: «*Neuchâtel et la Suisse*»; J.-F. Aubert: «*Petite histoire constitutionnelle de la Suisse*»; William Martin: «*Histoire de la Suisse*»; Arnold Bolle: «*Le Nid de la Cité*».

PREMIER MARS



Scénario
STOLLER

Dessin
MAORO

Lettrage
DUC

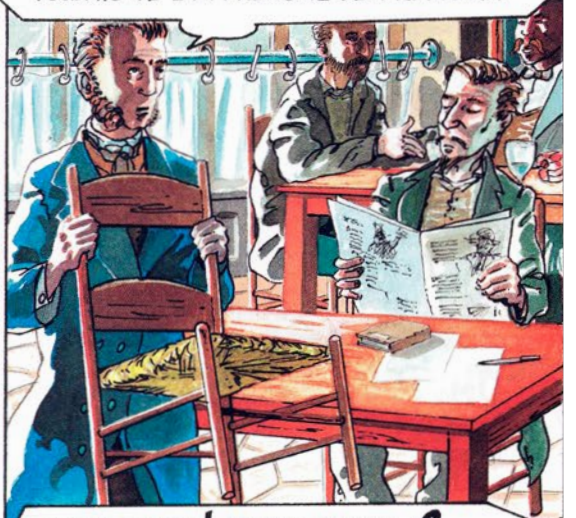
PARIS, JANVIER 1855.



JE PENSais BIEN TE TROUVER LÀ, TIENS, LIS !

GARÇON, DEUX ABSINTHES!

ÇA VA TE FAIRE UN CHOC, TON HÉROS MORT, JE VOULAIS TE L'APPRENDRE LE PREMIER .



TU LE SAVAIS ! COMMENT CELA ? C'EST LE JOURNAL D'AUJOURD'HUI !



C'EST TRÈS DÉLICAT DE TA PART, GRÉGOIRE, MAIS JE LE SAVAIS .



IL EST MORT VOILÀ PLUS D'UN MOIS... LE LENDEMAIN DE SES FUNÉRAILLES J'AI REÇU UNE DÉPÊCHE TÉLÉGRAPHIQUE DE MES COUSINS .

TES COUSINS DE SUISSE ?

NOUVEAU ? TU RIGOLAS, GUILLAUME .
ILS SORTENT D'OÙ, TES COUSINS, DU MOYEN-AGE ?

OUI, DE LA CHAUX-DE-FONDS .
ILS ÉTAIENT TOUT FIER D'UTILISER CE
NOUVEAU MOYEN DE COMMUNICATION .



ET TON GRAND-PÈRE, D'OÙ SORTAIT-IL ? LUI, CE PETIT
PAYSAN DE LA MAYENNE ILLETTRÉ ET NIGAUD, DE LA
CUISSÉ DE JUPITER PEUT-ÊTRE ?



OH, TOUT DOUX GUILLAUME,

TOUT DOUX ! JE NE SUIS PAS VENU POUR TE FÂCHER,
J'AIMERAIS QUE TU ME RACONTES TA RÉVOLUTION,
DEPUIS LE TEMPS QUE JE TE PRESSE .
C'ÉTAIT PAS UNE RÉVOLUTION HONTEUSE, ET PUIS ELLE
A RÉUSSI, NON ? J'TE PAIE ENCORE UNE OU DEUX
ABSINTHES ET TU ME RACONTES ... D'ACCORD ?

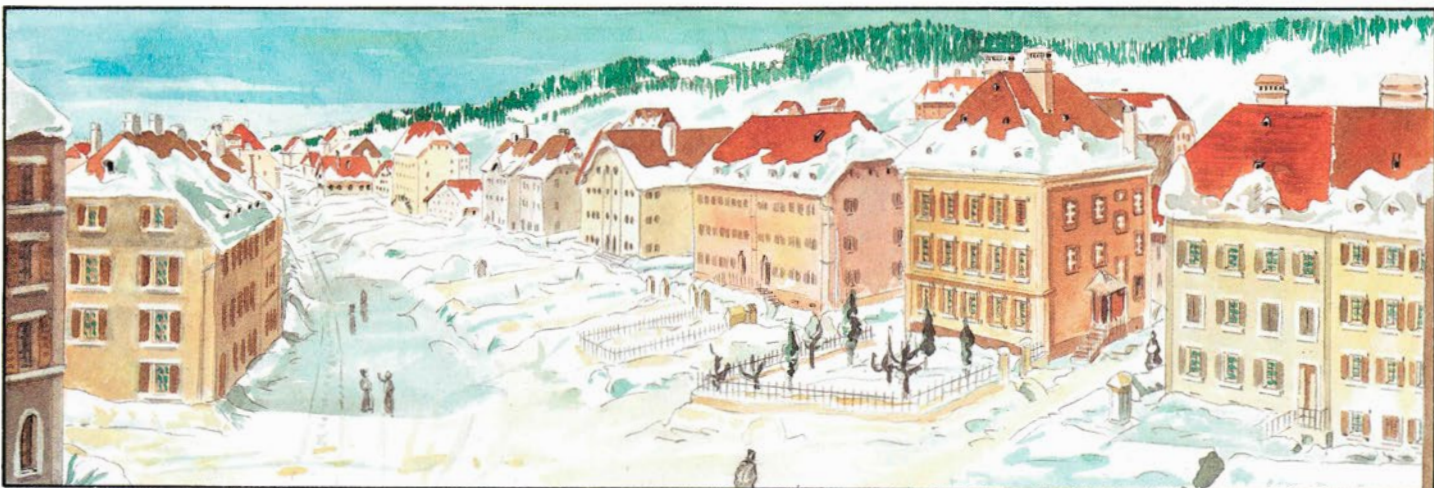
CE N'ÉTAIT PAS UNE RÉVOLUTION
HONTEUSE, MAIS JE ME DEMANDE
SI LES PARISIENS OU MÊME LES
FRANÇAIS COMPRENDRAIENT QU'ON PUISSE
PRENDRE LES ARMES POUR METTRE
À BAS UN RÉGIME SANS EFFUSION
DE SANG... JE VAIS TE RACONTER,
GRÉGOIRE, JE VAIS TE RACONTER
MA RÉVOLUTION NEUCHÂTELOISE,
IL EST TEMPS PEUT-ÊTRE ...



À LA BONNE HEURE !
GARÇON
LA MÊME CHOSE !



Je te passe les raisons qui m'ont amené à séjourner chez mon oncle en ce début du mois de février 48. Essaie d'imaginer un village, grand comme une petite ville, un village d'altitude élevée, entouré de forêts de sapins et difficile d'accès l'hiver quand la neige se dépose en couche de plusieurs pieds de haut.



L'oncle Louis a toujours été une énigme pour moi et pour mon père qui n'a jamais compris qu'un graveur de son talent puisse aller s'enterrer dans un bourg au diable Vauvert, et, de surcroît, à l'étranger. Mon père supposait une déception amoureuse...



Avec l'oncle, on ne saura pas. C'est l'être le plus mystérieux et le plus singulier que je connaisse.



Sous son apparence de bon gros géant, il couve une impatience quasi juvénile.



Et puis c'est un faux placide, bonnasse, mais très colérique.

Je me souviens d'un dimanche, nous avions fini de manger. La tante Sophie, toujours douce et affable, débarrassait la table aidée par mes cousines, deux petites pestes au babil fort charmant...

QUAND JE SUIS ARRIVÉ, GUILLAUME, EN 1820, JE NE DÉBARQUAIS PAS EN TERRE INCONNUE. C'ÉTAIT DÉJÀ UNE RÉGION RÉPUTÉE POUR SON HORLOGERIE.

À PARIS, J'AVAIS EU L'OCCASION D'APPRÉCIER LE SAVOIR-FAIRE DES NÉUCHÂTELOIS ET PLUS PARTICULIÈREMENT DES ARTISANS DU LOCLE ET DE LA CHAUX-DE-FONDS...

ALLONS, MON ONCLE, VOUS NE ME FEREZ PAS CROIRE QUE VOUS AVEZ QUITTÉ LA CAPITALE, CE HAUT LIEU DE LA CHRONOMÉTRIE, POUR...

MAIS BOUGRÉ DE TRAÎNE-ESGOURNES !

AH T'ES BIEN COMME TON PÈRE, TOI ! ET QUAND BIEN MÊME IL Y AURAIT EU UN MOTIF PERSONNEL, QU'EST-CE QUE ÇA CHANGE ? JE N'AI PAS CHOISI CET ENDROIT PAR HASARD, JE N'AI PAS ÉPOUSÉ LA PREMIÈRE FILLE VENUE, NI ENGENDRÉ UN CORNIAUD SOUS UNE PORTE COCHÈRE !

ET LA GRAVURE... TU SAIS CE QUE C'EST QUE LA GRAVURE ? PETIT ÉTUDIANT DE MES DEUX FESSES, NON, BIEN SÛR !

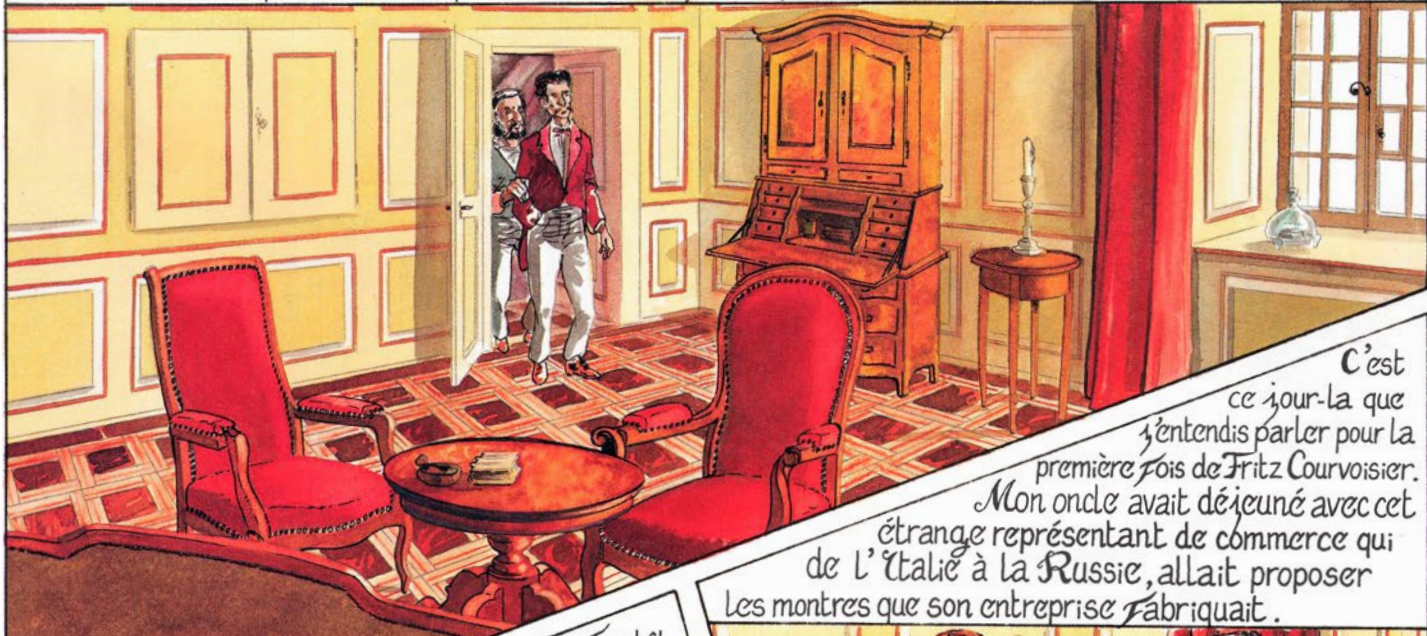
MAIS ICI, FIGURE-TOI QUE LE MOINDRE DES CROQUANTS SAIT FAIRE LA DIFFÉRENCE ENTRE UN BURIN ET UNE POINTE SÈCHE...

Et le voilà qui s'emporte, qui se met à railler les culs polis de la capitale

et qui raconte comment il a été accueilli dans

ce village d'à peine 6000 habitants, lui, jeune graveur pas encore dégrossi, muni de deux ou trois lettres de recommandation...

qu'aucun destinataire ne songea à lire en entier. Tout ce qu'on lui demanda ce fut de se mettre à l'ouvrage et de montrer de quoi il était capable. Et il était fort capable...



C'est ce jour-la que j'entendis parler pour la première fois de Fritz Courvoisier. Mon oncle avait d'jeuné avec cet étrange représentant de commerce qui de l'Italie à la Russie, allait proposer les montres que son entreprise fabriquait.

sau peut-être d'avoir épousé la plus belle femme du monde et d'avoir eu la chance d'être aimé par cette femme, bien plus intelligente et plus cultivée que lui. Et ça, c'est lui qui le dit...

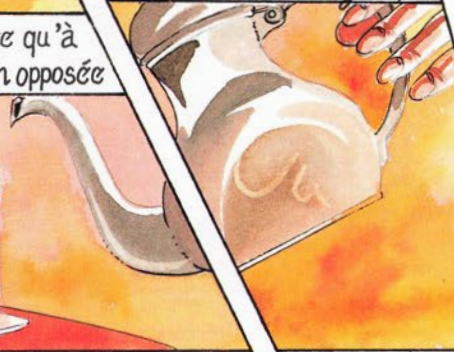
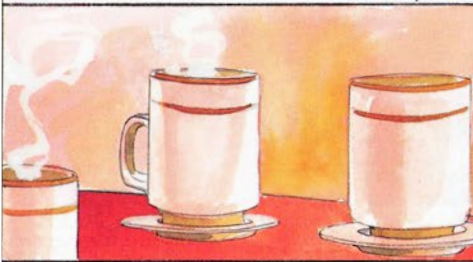
Oh, ce n'est pas lui qui le dirait, je ne l'ai jamais entendu se vanter de quoi que ce soit.



pouvaient s'estimer et taire leurs rancœurs. A leur table il y avait un horloger,

monarchiste avéré, que mon oncle connaissait bien. A aucun moment, il n'eut l'impression que pour des motifs

Il m'en parla pour me faire comprendre qu'à La Chaux-de-Fonds des hommes d'opinion opposée



politiques, ces deux-là en viendraient aux mains... Et s'ensuivit un éloge qui laissa bouche bée mes cousins et me ravit, tellement il me sembla excessif... A l'en croire,

ces gens du pays de Neuchâtel étaient tous de purs joyaux,

la crème des crèmes en quelque sorte. Se me mis à aimer mon oncle, mais trouva qu'il devait exagérer.

Mes cousins me ramenèrent à d'autres réalités, le lendemain tard dans la soirée, quand ils m'emmenèrent avec eux dans leur café de prédilection, la Couronne, appellation curieuse pour un Fief républicain que tout le monde, sûrement pudiquement, dénommait: "chez Pierre-Henry", du prénom de son tenancier.



C'est là que j'entendis parler pour la deuxième fois de Fritz Courvoisier.

PAUL, VIENS TRINQUER AVEC NOUS
ET LE COUSIN GUILLAUME.

LE PARISIEN ? CRÉ TONNERRE ! IL EST POURRI AUSSI ?

Ouais, mais c'est un pourri intelligent, il étudie le droit.

NON, IL VEUT DEVENIR AVOCAT, COMME LE PETIT BILLE ?
C'EST BIEN, À TA SANTÉ GUILLAUME !

POURRI ?

OU T'ES POURRI, OU T'ES ARISTO.

AH, SPLENDIDE ! COMPAGNONS DE BOISSON, À NOTRE
SANTÉ ET AU SOUVENIR DE CE POURRI DE ROUSSEAU !

Dis, il est pas un peu gandin le zigie ?

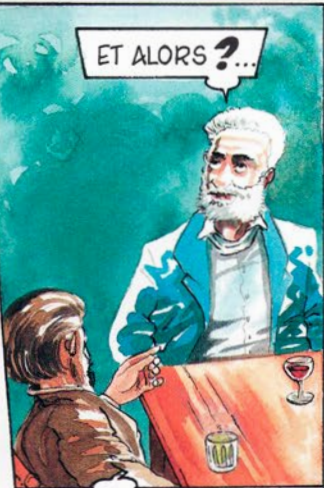
NON, NON, ILS SONT TOUS COMME ÇA À PARIS ET LE PÈRE L'AIME BIEN ...

... L'HEURE N'A PAS ENCORE SONNÉ, CE N'EST PAS PARCE QUE VOUS ALLEZ
AUX QUATRE COÛNS DE LA SUISSE TUER DE PAUVRES CIBLES QUE LES CHOSSES
VONT CHANGER...

TU N'Y ENTENDS RIEN, EDOUARD, À CES FÊTES DE TIR, LES CONFÉDÉRÉS NOUS VOIENT, NOUS LES RÉPUBLICAINS, MAIS PAS LES MONARCHISTES...

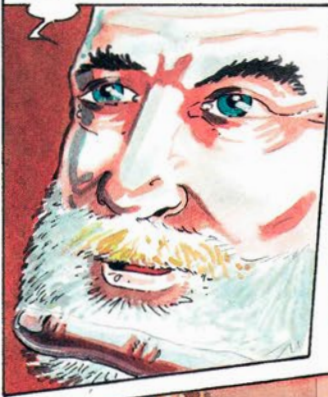


ET ALORS ?...



ALORS, TU FERAIS MIEUX D'ALLER TE PINTER AVEC DELACHAUX... *

C'EST À MOI QUE TU DIS ÇA, PETIT BLANC-BEC, À MOI QUI SUIS DESCENDU À NEUCHÂTEL AVEC FRITZ COURVOISIER, ET EN 31 ! QUAND TU N'ÉTAIS QU'UN MOUTARD AU CUL SALE...



OH, JE TE CHARRIAIS L'EDOUARD, N'EMPÊCHE QUE LE MOMENT EST VENU...

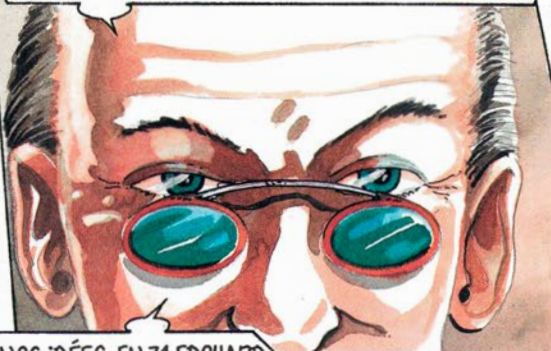


LE PETIT A RAISON, EDOUARD, LE MOMENT APPROCHE... JE NE DÉVOILE RIEN DE TERRIBLEMENT SECRET, NOUS AVONS EU UNE RÉUNION À LA FLEUR DE LYS, LE MOIS PASSÉ.

LA PLUPART D'ENTRE VOUS SAVENT DE QUOI IL ÉTAIT QUESTION, PUISQUE MÊME NOS ÉDILES EN ONT EU VENT. ET ILS SE SENTENT RASSURÉS, ILS SE DISENT: "C'EST BIEN, CES FAUTEURS DE TROUBLE S'ATTABLENT PLUTÔT QUE DE FOURBIR LEURS ARMES..."



ILS ONT TORT ! CES BRAVES MESSIEURS S'IMAGINENT QUE NOUS SOMMES DEVENUS RAISONNABLES.



ILS CROIENT ENCORE POUVOIR ÉCHAPPER À LA SUISSE ET JOUIR JUSQU'À LA FIN DES TEMPS D'UN STATUT PRIVILÉGIÉ, LE STATUT DU BON SUJET QUI FLATTE SON ROI POUR SE GARDER DU CHAOS ET DE L'INCONNU.

LE CHAOS C'EST NOUS, L'INCONNU CE SONT NOS IDÉES. EN 31 EDOUARD, NOUS ÉTIIONS BIEN HASARDEUX, CE N'EST PLUS LE CAS AUJOURD'HUI, PARCE QUE DES HOMMES SONT LÀ POUR PRÉPARER LE TERRAIN, QUE CE SOIT À BERNE, À YVERDON OU DANS TOUTE LA SUISSE. ET CELA NE DATE PAS D'HIER.



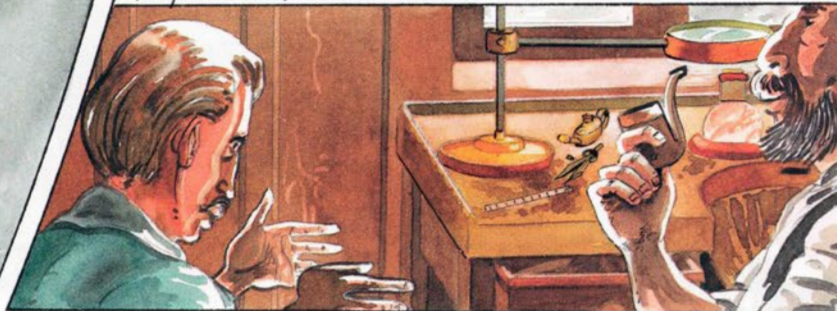
JE N'AI PAS À LES NOMMER, VOUS LES CONNAISSEZ TOUS. QUANT À CES TIRS FÉDÉRAUX, DONT TU TE MOQUES, ILS REPRÉSENTENT NOTRE MEILLEURE TRIBUNE, J'AVOUE NE PAS M'Y RENDRE, CE N'EST PLUS DE MON ÂGE, ET PUIS C'EST TRÈS MAL VU POUR UN AGITATEUR "REPENTI" COMME MOI, TOUT JUSTE BON À JOUER AU BOURGEOIS GRASSOUILLET ET À ENTREtenir SA PETITE FAMILLE...



* Le major Auguste Delachaux, membre du parti royaliste, était le chef du comité de défense de La Chaux-de-Fonds.

Dès ce soir fameux, je pris mes quartiers chez Pierre-Henry. J'y allais régulièrement après le dîner, accompagné de mes cousins souvent, mais parfois seul; ils se levaient tôt...

Mon oncle, que je rejoignais en fin d'après-midi dans son atelier, n'y voyait rien à redire, au contraire, derrière sa loupe, il me considérait mi-amusé, mi-malicieux. Et quand je relatais avec une ferveur feinte les discussions que j'avais eues, il toussait sèchement pour me remettre à l'ordre.



J'essayais de débusquer le républicain sous la fibre du patriarche, mais il était décidément trop roublard pour le petit étudiant qui pensait le mettre à nu.



Et les événements se précipitèrent... Nous étions le 26 février... Paris s'était soulevé, et, je regrettais d'être ici, alors que mes amis, là-bas, s'étaient battus, non plus en paroles mais l'arme à la main, juchés sur des barricades que j'imaginais si bien...



Le lendemain ce fut l'effervescence, les gens ne parlaient que de ça, partout, dans la rue, dans les cafés... Les langues se déliaient sans crainte, la peur du mouchard avait disparu, c'était comme un brasier que le froid sourd ne parvenait à étouffer...

Sur la place de l'Hôtel-de-Ville, entraîné par mes cousins, ce même soir, un dimanche, je mis les pieds dans cette révolte...



HO! LES FRANGING, VOUS AVEZ PRIS LE PARISIEN AVEC VOUS, C'EST CHOUETTE, ÇA VA CHAUFFER COMME À PARIS!

QUELLES SONT LES NOUVELLES ?

ON A ESSAYÉ D'ENTRER DANS L'HÔTEL-DE-VILLE... PAS MOYEN!

ILS VOUS ONT REPOUSSÉS! LA PETITE TROUPE DE ROYALISTES VOUS A FAIT PEUR ?

MAIS NON, REGARDE VERS LE PERRON.

SAPERLOTTE!... C'EST LA BARBE DU DOCTEUR DUBOIS, LA AU MILIEU! OUAIS, COMME TU DIS, ET IL N'EST PAS SEUL, LES DEUX SANDOZ ET ROBERT SONT LÀ AUSSI.



CE SONT DES CHEFS RÉPUBLICAINS, GUILLAUME, QU'EST-CE QUE CELA SIGNIFIE ?

QU'IL EST PEUT-ÊTRE TROP TÔT POUR UNE ACTION D'ÉCLAT.

TROP TÔT, TROP TÔT... CE QU'IL NE FAUT PAS ENTENDRE. NOS CHEFS ONT PEUR QU'ON ÉCLATE CES SALES TRONCHES D'ARISTOS, FAUT PAS CHERCHER PLUS LOIN.

ET TU TE VOIS, TOI, FRACASSER LE CRÂNE DE QUELQU'UN ? ÇA DOIT FAIRE UN MÉCHANT BRUIT, UN TRÈS MÉCHANT BRUIT...



HO! C'ÉTAIT HISTOIRE DE CAUSER, T'ES PAS DRÔLE TOUJOURS, LE PARISIEN, MAIS JE T'AI LA BONNE... TIENS, BOIS UN COUP!...

Le vingt-huit au matin, nous avions, mes cousins et moi, une sacrée gueule de bois... Ce n'était pas l'alcool qui nous avait enivrés,

mais une odeur forte, une odeur de soufre; l'odeur de la révolution...



Elle prenait corps... Le temps des discours semblait passé, l'heure de l'action sonnait.



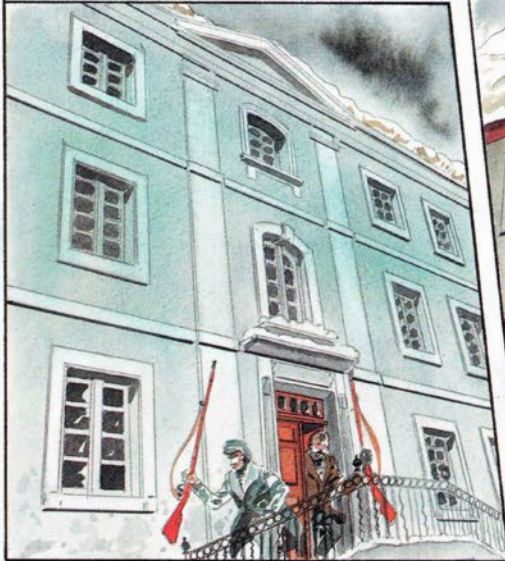
Ce lundi, mes cousins, filèrent aux nouvelles, sans se soucier du travail, pendant que j'allais me promener pour me calmer un peu... Autour de moi régnait un remue-ménage indescriptible...



J'étais tiraillé entre la fièvre d'agir et la certitude froide que cette agitation ne me concernait pas.



Je me demandais ce que pensait mon oncle, ce qu'il pensait vraiment. Je n'eus pas à me poser de questions trop longtemps. Le 29 février, la république était proclamée au Locle et à La Chaux-de-Fonds...



Et c'est dans ce climat, d'une exaltation folle, que je me retrouvai enrôlé, moi, le Parisien, pour une expédition militaire.



Nous allions marcher sur Neuchâtel, prendre d'assaut son château et balayer le régime monarchiste sous les ordres de Fritz Courvoisier, nommé commandant en chef.

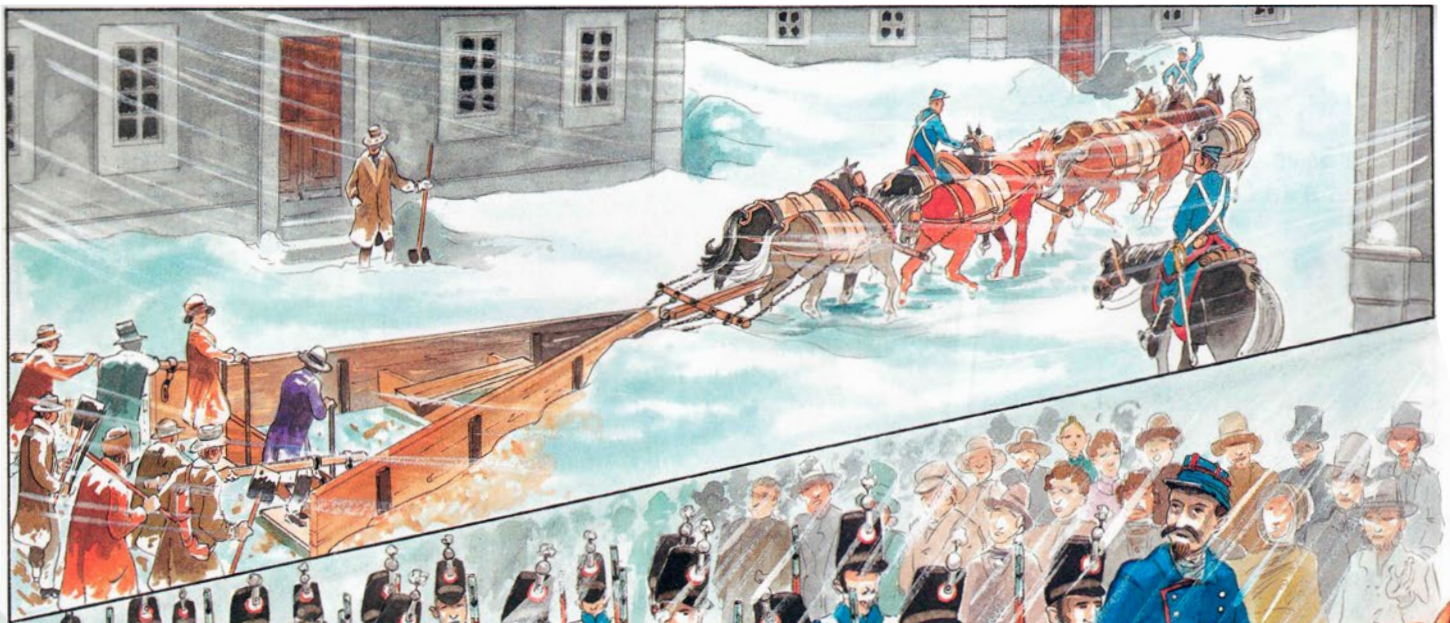


Pour dire la vérité, je m'étais porté volontaire... J'avais manqué ma révolution, au moins celle-là je ne la raterais pas. Pour être franc, aussi, j'avais été relégué avec mes cousins à l'arrière-garde d'une colonne en formation de près d'un millier d'hommes.



Et ce premier mars 1848, sous la neige qui n'en finissait pas de tomber, nous attendions le signal du départ, fébriles, inquiets... mais fermement décidés.





COMMENT TE SENS-TU GUILLAUME ?

POURQUOI, TU AS PEUR ?

JE NE SAIS PAS FRANÇOIS, J'AI LE SENTIMENT D'ÊTRE
À MA PLACE... MAIS J'ESSAYE DE NE PAS TROP RÉFLÉCHIR.

BIEN SÛR QUE J'AI PEUR,
PAS TOI ?

MOI, PEUR ! ET DE QUOI ? T'AS ENTENDU CE
QU'ON NOUS A DIT, LES RISQUES D'UN
AFFRONTLEMENT SONT MINIMES...
ET C'EST GRAND DOMMAGE, IL NE ME
DÉPLAIRAIT PAS DE ME BATTRE...



NI DE MOURIR BÊTEMENT D'UNE BALLE PERDUE... NE SOIS PAS IDIOT
GAMIN ! MOI AUSSI J'AI PEUR, J'AI UNE FEMME ET DEUX
PETIOTS QUE J'AI HÂTE DE RETROUVER.

T'AURAI DÛ RESTER AUPRÈS D'EUX ET LAISSER
LES GAMINS, MOINS CAPONS QUE TOI, SE CONDUIRE
EN HOMME ...

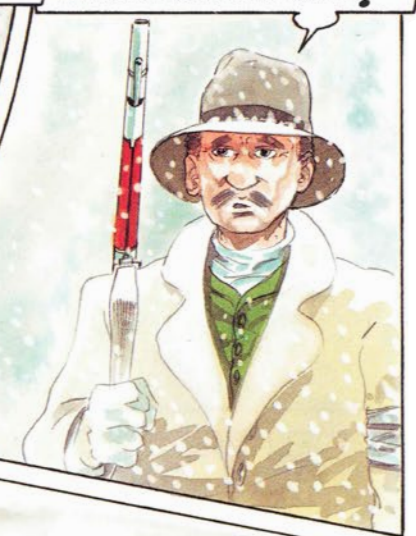


JE NE VOULAIS PAS T'OFFENSER, C'EST VRAI
J'AI PEUR, MAIS JE NE SUIS PAS UN LÂCHE ET
S'IL FAUT SE BATTRE... JE ME BATTRAÏ !

EH LES GARS, MÉNAGEZ VOTRE SALIVE ET VOTRE SOUFFLE,
LA ROUTE EST LONGUE .

TE MOQUE PAS, FERNAND, NOUS
NE SOMMES PAS AU CAFÉ !

T'AS PRIS TON KIRSCH AVEC TOI
L'EMILE... POUR JOUER AU CAPORAL ?



JE NE SUIS PAS AVEUGLE ! JE VOIS BIEN QU'ON PART EN EXCURSION, LE PIQUE-NIQUE DANS LES CARRIOLES...

SI ON MARCHE BIEN, ON SERA À NEUCHÂTEL DANS L'APRÈS-MIDI !

AVEC CETTE NEIGE... JE DIRAIS DANS LA SOIRÉE .



HA, HA, JE LE SAVAIS, Y A DU SAGNARD DANS L'AIR ! FINIE LA RIGOLADE,
ARMEZ VOS PÉTOIRÉS ET METTEZ-VOUS À L'AFFÛT COMME POUR LA
CHASSE AUX CANARDS : **PAM!PAM!**

ET LES ARISTOS COMPTENT POUR DES PRUNES !





TU LA FERMES UN PEU, FERNAND ! CE N'EST QUE LA COLONNE QUI RALENTIT .

D'APRÈS TOI, POURQUOI ELLE RALENTIT ?



LE VOILÀ, TON SAGNARD !

ET EUX, À QUOI ILS JOUENT... À COMPTER LES FLOCONS

La Vie-des-Alpes, 12h00



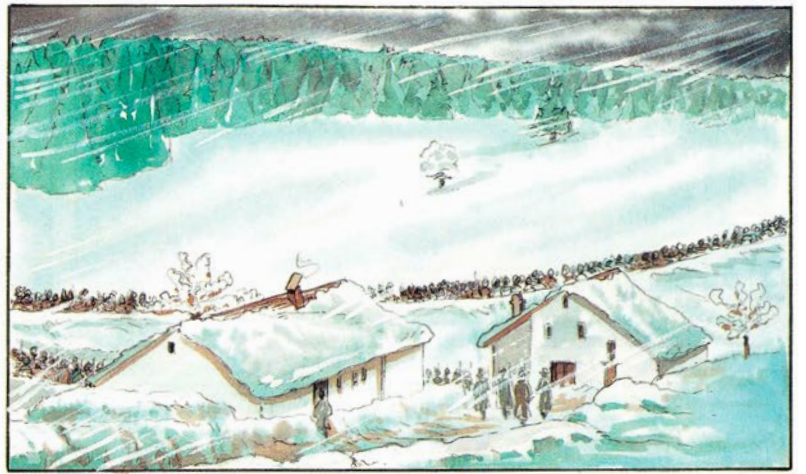
VOUS AVEZ FAIT LE PLEIN DE FROMAGE ET DE PAIN SEC ?
RESTEZ PAS DEBOUT, MA COUVERTURE RÉSISTE À LA NEIGE ...

C'EST TOI CE PARISIEN DONT TOUT LE MONDE CAUSE,
QU'EST-CE QUE TU VIENS FICHE DANS CETTE GALÈRE ?

MAIS...ME COUVRIR DE GLOIRE...EN OUTRE, JE GOÛTE FORT
LES EXCURSIONS ET SURTOUT CELLES ORGANISÉES
PAR MONSIEUR FRÉDÉRIC COURVOISIER ...

FAUT PAS L'ÉCOUTER ...
IL A DE HAUTES IDÉES SUR
L'ENGAGEMENT POLITIQUE
ET SUR LA CONDITION
HUMAINE ..





ILS NOUS PRENNENT POUR DES PRUSSIENS, JE PARIE !

IL SUFFIT, FERNAND !
ÇA NE TE FAIT PAS CHAUD AU
COEUR... TOUS CES BRAVES
GENS QUI NOUS ACCLAMENT ?

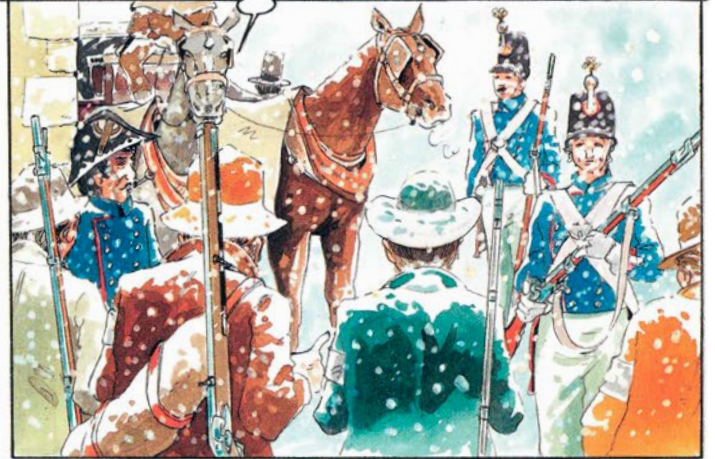
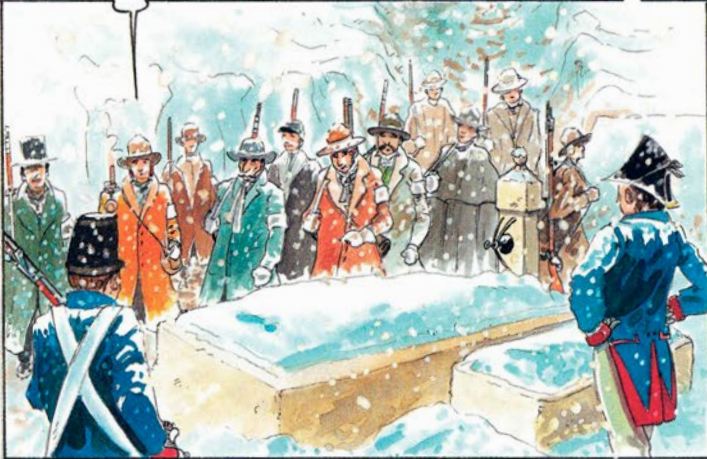
OH, L'EMILE, TU ME CONNAIS
BIEN MAL !





QU'EST-CE QUE C'EST QUE CE MICMAC ?

TROIS VOITURES POUR SIX... CE SONT DES GROS DE NEUCHÂTEL.



MAIS N'AIÉ PAS D'INQUIÉTUDE, NOTRE FRITZ VA DARE-DARE LES ENVOYER PROMENER.

AH ! AU MOINS TU AS DU RESPECT POUR NOTRE COMMANDANT, C'EST BON À SAVOIR.



ET POURQUOI TU CROIS QUE JE ME SUIS PORTÉ VOLONTAIRE ?...
POUR ME REPAÎTRE DE TON JOLI MINOIS



NOTRE ÉPOPÉE DEVIENT PALPITANTE ! DES PRISONNIERS MAINTENANT, BIENTÔT CE SERA VERSAILLES .

ON T'ENTEND PAS , LE PARISIEN, ELLE NE TE PLAÎT PAS
NOTRE RÉVOLUTION ? ELLE MANQUE DE SANG POUR UN
FRANÇAIS BIEN NÉ , PAS VRAI ?

TU NE M'AURAS PAS, FERNAND ,
JE NE SUIS PAS EMILE !

QU'EST-CE QU'IL VEUT
DIRE PAR LÀ ?



RIEN ... SAUF QU'IL EST MOINS CHATOUILLEUX QUE TOI .



REGARDEZ ! GIRARD FAIT ALIGNER CES PAUVRES DIABLES ..



MAIS NON, NOUS NE SOMMES PAS DES SAUVAGES... ON N'EST PAS À PARIS!





BON LES GARS, JE NE SAIS PAS COMBIEN DE TEMPS DURERA CETTE HALTE . . . JE VOUS OFFRE UNE TOURNÉE , QU'EN DITES - VOUS ?

QUE TON GRADE DE "PETIT" CHEF NE T'EST PAS TROP MONTÉ À LA TÊTE , EMILE , ET QUE TA FRÉQUENTATION REDEVIENT PLAISANTE . MAIS ALLONS VITE ! AVANT QUE TU NE CHANGES D'AVIS ...



AH , ÇA FAIT DU BIEN DE BOIRE CETTE PIQUETTE ! . . . QU'EN PENSES-TU , LE PARISIEN , C'EST PAS AUTRE CHOSE QUE VOS NECTARS POUR PALAIS RAFFINÉS ?

C'EST DE LA BONNE PIQUETTE ! . . . MAIS LA FRANCE EST UN GRAND PAYS ET CE VIN AIGRELET N'EST PAS PIRE QUE LA VINASSE SERVIE DANS LES BOUGES DU QUARTIER LATIN ...

OH ! OH ! TU N'ES PAS EMILE , MAIS TU N'ES PAS INSENSIBLE AUX CHATOUILLES ...

QUE J'AI ME TA SAGESSE , EMILE ! ..

POINT DE CHAMAILLERIES , LES AMIS ! BUVONS ... À LA RÉPUBLIQUE !

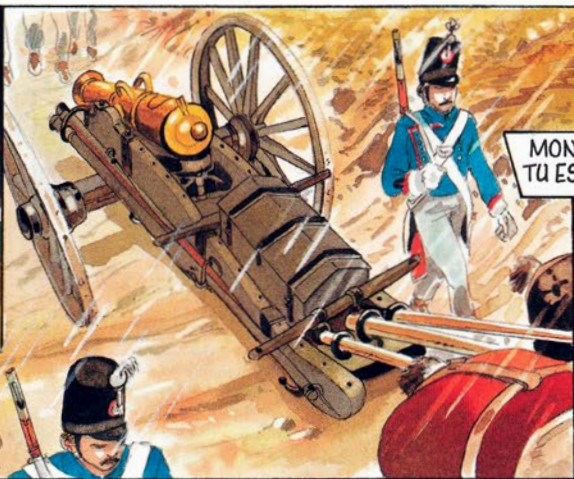


À PEINE ASSIS , VOILÀ QU'IL FAUT SE RELEVER ! . . . TU PARLES D'UNE RÉVOLUTION ! QUI LAISSE MOURIR DE SOIF SES COMBATTANTS .

Vallangin, 17h00

BIGRE ! DEUX TROMBLONS À ROULETTES, IL NE VA RIEN RESTER DU CHÂTEAU... J'ESPÈRE QU'ILS SAVENT MANIER CES ENGINS-LÀ, AUTREMENT ON Y PASSE TOUS !

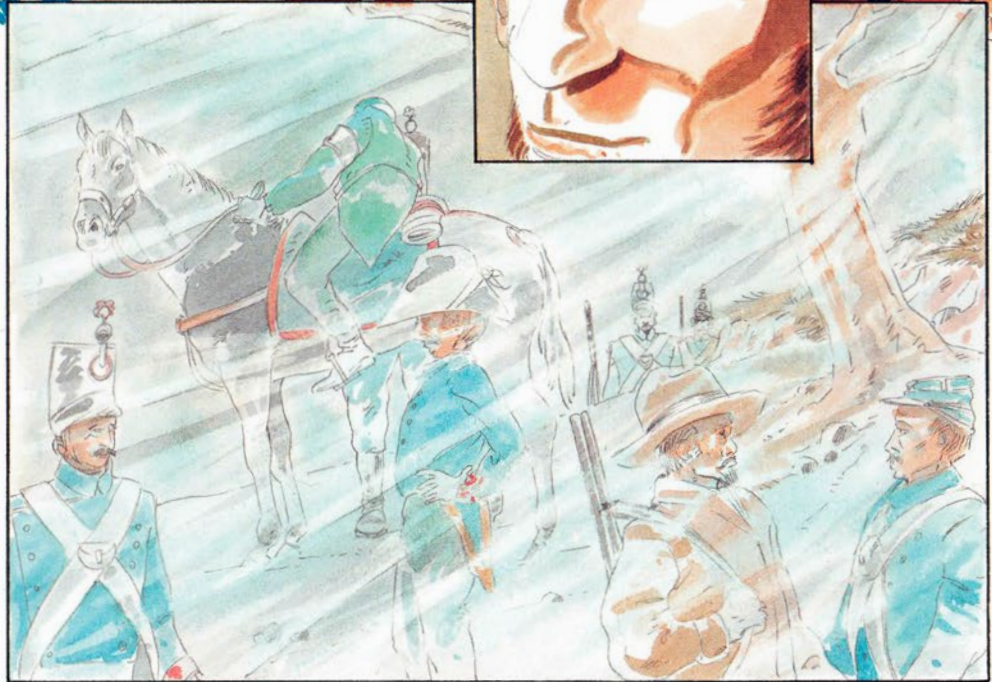
VOYONS, FERNAND ! CES CANONS NE VONT PAS TONNER, ON LES EMPORTE JUSTE POUR EFFRAIER LES MONARCHISTES . . .



MON DIEU, EMILE ! ... GRÂCE AU CIEL TU ES LÀ POUR ÉCLAIRER MA LANTERNE .



Pierre-à-Bôt, 17h30





ENCORE UNE HALTE ! MAIS À QUOI RIME-T-ELLE, CELLE-LÀ ?

JE VAIS ME RENSEIGNER . TANTÔT J'AI VU UN OFFICIER PARTIR AU GALOP...

BONNE IDÉE, EMILE, MAIS SOIS DIRECT ! VA AU-DEVANT DE FRITZ COURVOISIER ET DIS-LUI : " MON COMMANDANT, LES HOMMES MARONNENT, LEURS PETONS MARINENT ET LEURS ÉCHINES FRISSEMENT ... AU LIEU D'ATTENDRE JE NE SAIS QUOI, FONÇONS SUR NEUCHÂTEL NOUS RÉCHAUFFER ! "

PRÉPAREZ-VOUS, ON VA REPARTIR !



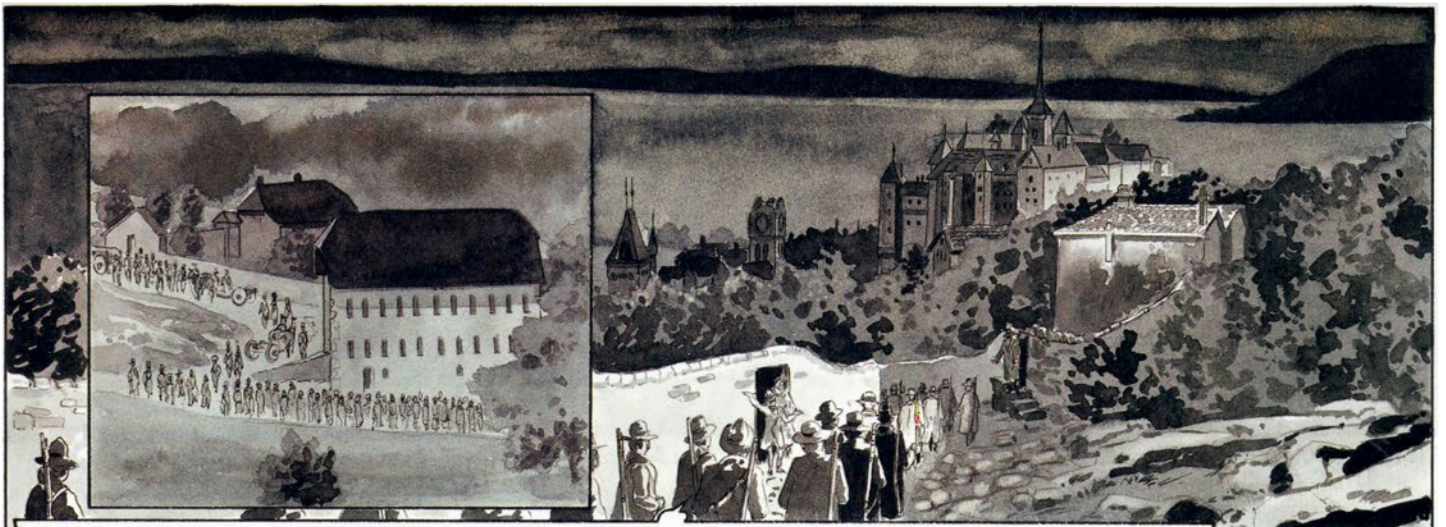
POURQUOI TU L'ASTICOTES SANS CESSÉ ?

PARCE QUE ... JE L'AIME BIEN ...



Pierre-à-Bôt, 1900





C'EST PAS LA FOULE DES PREMIÈRES ! POURTANT NOTRE THÉÂTRE A DE LA GUEULE... BOMBEZ LE TORSÉ, CAMARADES ! NOUS ENTRONS DANS LE MONDE DES TITRES RONFLANTS ET DE LA DENTELLE ...

C'EST VRAIMENT UNE VILLE DE NOBLES ET DE BOURGEOIS, NEUCHÂTEL ?

OH LÀ LÀ ! ... ICI, LEURS PAVÉS SONT PLUS HAUTS QUE PARTOUT AILLEURS .

ET PIAGET, FERNAND ! ET LES RÉPUBLICAINS DE BONNE SOUCHE, QU'EN FAIS-TU ?



EMILE, TU ME CONTREDIS TOUJOURS... J'AI L'IMPRESSION QUE TU NE M'AIMES PAS .



MOI ? MAIS NON... MAIS... MAIS PAS DU TOUT !... JE... TE... TU...





BON, LES GARS, SI J'AI BIEN COMPRIS, VOICI DES BILLETS DE LOGEMENT QUE VOUS POUVEZ PRÉSENTER N'IMPORTE OÙ ... CHEZ L'HABITANT, À L'HÔTEL ... ENFIN, À L'HÔTEL JE SUIS PAS SÛR ...



ET LE CHÂTEAU, ON S'EN EMPARE DE SUITE ?

EUH ! ... NON, PAS NOUS ... FRITZ COURVOISIER PRÉPARE LA MONTÉE AU CHÂTEAU, UNE MONTÉE SYMBOLIQUE ...

CALME-TOI ! EMILE NOUS ANNONCE QUE NOUS SOMMES LIBÉRÉS DE NOTRE SERVITUDE MILITAIRE .



COMMENT ÇA, UNE MONTÉE SYMBOLIQUE ?



TU DEVRAIS T'EN RÉJOUIR, ON ÉCHAPPE AUX MONDANITÉS ...

JETTE UN OËIL SUR LE DOS DE CES BILLETS ... DES CARTES À JOUER ! COCASSE, NON ?

VIENS, ALLONS TRINQUER ! ...



Neuchâtel, 20 h 00



PARIS, JANVIER 1855.

C'EST TOUT !... PAS UN SEUL COUP DE FEU TIRÉ ?
TU N'AS MÊME PAS TENU EN JOUE UN MERCENAIRE ROYALISTE ?
MAIS, GUILLAUME, CE N'ÉTAIT PAS UNE RÉVOLUTION, C'ÉTAIT
UNE BALADE ARMÉE !

TU ES FATIGANT, GRÉGOIRE !... DES HOMMES SIMPLES,
D'AUTRES PLUS COMPLEXES ONT PRIS LEUR DESTINÉE EN
MAIN ET LE RISQUE D'Y LAISSER LEUR PEAU... QU'ILS
AIENT TIRAILLÉ OU NON IMPORTÉ PEU !

C'EST TOI QUI ES PÉNIBLE AVEC TES GRANDS DISCOURS...
JE TE DIS SIMPLEMENT QUE, POUR MOI, CE N'ÉTAIT PAS
UNE RÉVOLUTION ! ON NE VA PAS JOUER SUR LES MOTS.

BAH, TU AS SANS DOUTE RAISON... ET J'AI BU
TROP D'ABSINTHES. J'AURAIS DÛ ME TAIRE !

OH, GUILLAUME, TE PRENDS PAS POUR UN MARTYR !
ET NE ME PRENDS PAS POUR UN IMBÉCILE... JE T'AI ÉCOUTÉ
AVEC ATTENTION ET JE CROIS COMPRENDRE MIEUX...
CERTAINES CHOSSES.

AH, OUI ! ET LESQUELLES ?...

ET BIEN, PAR EXEMPLE, RAPPELLE-TOI NOS ÉTERNELLES DISCUSSIONS, AVANT TON SÉJOUR EN SUISSE, TU TE DEMANDAIS DÉJÀ SI TU NE T'ÉGARAIS PAS DANS TES ÉTUDES DE DROIT ?

OUI, NOUS PARLIONS ESSENTIELLEMENT POLITIQUE, LA SITUATION ÉTAIT EXPLOSIVE ...

ET LA POLITIQUE ÉTAIT POUR TOI L'UNIQUE RAISON DE MENER À BIEN CES ÉTUDES. TU TE SERAIS ENGAGÉ ET TU TE SERAIS BATTU ...

MAIS OÙ VEUX-TU EN VENIR ? VOIS PLUTÔT OÙ EN EST LA FRANCE : UN DEUXIÈME EMPIRE ! ET APRÈS CE SERA QUOI ? UNE RÉVOLUTION ET UNE MONARCHIE, PUIS UNE RÉPUBLIQUE ET UN TROISIÈME EMPIRE ? ...

ET TU ES DEVENU MÉDECIN, QUE DIS-JE, DOCTEUR, MAIS TON REGARD EST TRISTE ...

TRISTE ? FATIGUÉ, PAS TRISTE ... J'AI TRAVAILLÉ DIX JOURS D'AFFILÉE, TROIS HEURES DE SOMMEIL PAR NUIT.

PEUT-ÊTRE, MAIS QUAND TU AS PARLÉ DE TON ONCLE, J'AI VU CET ÉCLAT DANS TES YEUX ... LE MÊME QUI M'ENCHANTAIT QUAND TU T'ENFLAMMAIS, IL Y A SI LONGTEMPS ...

GRÉGOIRE, JE NE T'AI JAMAIS PRIS POUR UN IMBÉCILE ... JE VAIS T'EXPLIQUER POURQUOI FRITZ COURVOISIER ÉTAIT UN GRAND HOMME ET POURQUOI CETTE "BALADE" ÉTAIT UNE RÉVOLUTION ...

HÉ!..HÉ!..GARÇON,
DEUX ABSINTHES!...